

STUR



REVUE
D'ÉTUDES



■ N° 10 ■
JUILLET
■ 1937 ■

STUR

REVUE D'ÉTUDES NATIONALE BRETONNE

N° 10

QUATRIÈME ANNÉE — 1^{er} JUILLET 1937

SOMMAIRE

Avant-propos : Nos progrès	5
Au Sextant	7
Les Amis de Stur	9
Editorial — La Nouvelle Coalition	10
Essai — L'Essence de la Bretagne (fin)	20
Rakstudiadenn — Roll-Geriou ar Gouennelou- riez	33
Etude — Racisme Breton	39
Tribune Libre — Racisme et Catholicisme ...	64
Poèmes Gallos	68
Breton 1937 : Réponse à la lettre à un jeune homme	71
Nos lecteurs nous écrivent — Parce qu'ils doivent mourir	81
Notre Monde — Réalités Néerlandaises	84
A l'Ecran	95

RENSEIGNEMENTS

DIRECTEUR : O. Mordrel. — **ADMINISTRATEUR :** Y. Bricler.
RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Boîte Postale 37, Quimper,
Bretagne.

ABONNEMENTS. — Un an: Bretagne et France, 40 francs. — Autres
pays : 50 francs.

VENTE AU NUMERO. — Bretagne et France, 10 francs. — Autres
pays : 13 francs.

ENVOIS D'ARGENT : (Par chèque postal) Van Bricler, Administra-
teur de « Stur », C. C. 18.977, - Rennes, Bretagne.

PARUTION. — Quatre fois par an : 1^{er} Janvier, 1^{er} Avril, 1^{er} Juillet,
1^{er} Octobre.

CORRESPONDANCE. — On est prié de joindre un timbre pour la ré-
ponse, et d'accompagner les changements d'adresse d'un franc
en timbres. — On peut écrire en breton, français, anglais et
allemand.

COLLABORATIONS. — Sauf convention contraire, les manuscrits ne
sont pas rendus. La copie doit nous parvenir au plus tard un mois
avant la date de la parution.

« **LES AMIS DE STUR** ». — Société pour le développement de la revue.
Cotisation annuelle, ad libitum, minimum 5 francs. — Envoi des
statuts sur demande.

ECHANGES. — Tout journal ou revue désirant faire l'échange avec
« Stur », doit en faire la demande à l'administrateur.

DROITS DE REPRODUCTION. — Réservés pour tous pays.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Monsieur le Gérant,

Veillez, s'il vous plait, m'inscrire comme **ABONNÉ**
de la revue "**STUR**" { à partir du numéro de Juillet 1937.
à dater de la fin de mon précédent abonnement.

Prix de l'abonnement : Bretagne et France : Frs **40.** » par an
Autres pays : » **50.** » »

Il paraît quatre numéros par an

Veillez en même temps transmettre au Comité des
AMIS DE STUR (A.D.S.) ma demande d'admission à ce
Groupement. Je m'engage à verser une contribution
de Frs par an, en principe le
chaque année.

Ci-joint une somme de Frs, en

C. Chèques postaux : Y. BRICLER, Administrateur de
STUR, C. C. 18.977 Rennes.

NOM

Signature

Profession

Adresse complète

AVANT-PROPOS

Nos Progrès

■

La parution régulière de STUR, l'intérêt puissant soulevé par notre dernier numéro largement diffusé, l'activité de notre service administratif ont eu des résultats sensibles.

En trois mois, le nombre des abonnés est passé de 102 à 168 ; les recettes se sont élevées à 2.903 frs, fournies par les abonnements et les souscriptions volontaires, allant de quelques centimes à plusieurs centaines de francs. Nous avons expédié 250 brochures contenant le manifeste accompagnées de circulaires, 450 numéros spécimen gratuits, 35 numéros sur demande ; environ six cents lettres ont été reçues et envoyées par la rédaction et l'administration ; 25 nouveaux dépôts de vente ont été constitués (on en trouvera la liste plus loin) .

Notre dette à l'imprimerie qui s'était élevée à 7.541 frs avec le numéro 9, a pu être ramenée à 5.670 frs, et des frais d'administration tels que : timbres, papier, enveloppes, petits imprimés ont pu être couverts. Cependant, le passif reste lourd et de nombreux frais encore à notre charge. Nous serions heureux que ceux de nos amis qui ont vraiment notre tentative à cœur, songent à prendre leur part de responsabilité. Certains pourraient nous adresser chaque mois 50 ou 100 frs, et rapidement tout serait en ordre. Ils doivent se dire que le prélèvement d'une somme de cette importance qui représente une toute petite part de leur revenu mensuel, est une contribution insignifiante à côté des journées, pour ne pas dire des semaines entières, de travail consacrées, sans la moindre rétribution, par la rédaction.

L'amicale des Amis de Stur semble l'avoir compris et nous avons à nous féliciter des services importants qu'elle a déjà rendus. Nous n'en voulons pour preuve que l'action entreprise, dans un lycée, par un de nos adhérents, élève de philosophie. Il a fait circuler STUR parmi ses camarades du baccalauréat, accompagnée d'une liste de souscription au bénéfice de la revue. Nous avons cette liste entre les mains avec les signatures. Les sommes sont peu importantes, car les pensionnaires ont le plus souvent les poches vides, mais presque tous les jeunes gens ont voulu faire un geste. Ils sont 45, dans seul lycée, à se ranger derrière nous !

Des semblables manifestations doivent encourager les A. D. S. à aller de l'avant. Nous demandions, il y a trois mois, 300 abonnés nouveaux avant la fin de l'année pour boucler notre budget. Nous en avons obtenu le 1/5. Le principal effort reste à faire : il doit être fait. Notre dette, avec le présent numéro va monter d'un seul coup à plus de 9.000 frs. Il est évident que notre numéro d'octobre est suspendu aux résultats de la propagande des A. D. S. pendant l'été. Si 50 A. D. S. faisaient chacun d'ici la fin de septembre 4 ou 5 abonnés et prenaient quelques souscriptions, nous n'aurions plus à nous occuper que de vous faire une revue de plus en plus intéressante et de mieux en mieux présentée ; cela nous plairait davantage que de perdre notre temps à chercher de l'argent sou par sou. Il faut que les A. D. S. se mettent hardiment en campagne, nous comptons sur eux.

En attendant, que ceux de nos amis qui n'ont pas envoyé l'abonnement promis ou pas encore réglé leur réabonnement, veuillent bien le faire de suite, pour nous éviter ainsi qu'à eux les frais de recouvrement par traite. Nous comptons que cet appel sera entendu.

L'ADMINISTRATION.

AU SEXTANT

Un récent incident a montré la nécessité et l'importance du présent numéro de notre revue, déjà en préparation au moment où il a éclaté, pour reprendre toute la question du racisme et arrêter une terminologie qui exclue les malentendus. Ce n'est pas sans danger que nous nous servons de la langue française. Obligés d'avoir recours à de vieux mots, trop galvaudés, pour exprimer des idées nouvelles, nous allons parfois sans le vouloir au devant d'interprétations erronées. Ainsi des mots *peuple*, *race*, *nord*, qui ont dans nos colonnes une signification qu'on trouve rarement dans la presse française où le public breton contracte ses habitudes de vocabulaire.

Combien il serait préférable que l'organe « de flèche » du mouvement breton soit rédigé en breton et non point en français ! Ici, nous viendrions après, et nous n'aurions qu'à recueillir des mots celtiques pleins d'un sens pur dans leur usage actuel, ou nouvellement forgés par une plume vigoureuse, et qui seraient le symbole authentique d'un monde de conceptions nouvelles. Quand cet organe naîtra-t-il ? STUR maintient ses propositions premières : nous serions très heureux de prêter la main à la naissance d'un STUR BREZONEK, soit sous la forme d'un fascicule incorporé à chaque numéro de la revue, soit sous celle d'un supplément de quelques pages. On y verrait des articles très courts, écrits dans une langue concentrée et soignée, renfermant seulement l'essentiel des pensées bien à nous qui doivent inspirer et mener. Alors le breton serait pour la première fois le vêtement d'une pensée authentiquement bretonne. Car, je l'ai dit et je le répète : si nous devons, à grands coups de *brôadelez*, *denelez*, *gwerinelez* et autres *araokaat*, nous contenter de broder des mots bretons généralement disgracieux, souvent inacceptables, sur des

concepts spécifiquement français, il est inutile de parler de culture bretonne, sinon comme d'un démarquage sans intérêt des résidus d'idéologie désuètes.

L'avenir nous dira si nos espérances anticipent sur les possibilités et les disponibilités du stock bretonnant.

En attendant, STUR françaisant doit continuer à creuser profondément son sillon ; jamais il n'a été aussi nécessaire. Sans lui, sans ses mises en garde, sans ses suggestions, vers quelles ornières certains ne tenteraient-ils pas de faire glisser l'idée nationale bretonne, sous prétexte d'opportunité politique ? Ce n'est pas impunément que des hommes intelligents se replient étroitement par parti-pris patriotique sur un petit pays où la vie marche au ralenti dans un isolement presque insulaire. Ils finissent par perdre de vue tout l'important et s'exposent, s'ils ne réagissent pas, à faire de leur doctrine un radotage monotone sans prise et sans portée.

Nous en connaissons les leit-motives : « La France nous coûte cher... Elle ne nous donne pas assez d'argent pour faire des égouts... Les Bretons sont contre la guerre parce qu'ils veulent vivre tranquilles dans leur péninsule... Soyons neutres... La paix... La voie du salut... Serrer les rangs... Bretagne libre et unie... » Je ne nie pas que ce ne soient là d'excellents arguments ou termes de propagande, mais n'existe-t-il pas d'autres accents pour éveiller des vocations de patriotes bretons et déchaîner des enthousiasmes ? N'y a-t-il pas d'autres choses à dire pour mêler l'idée bretonne aux hommes et à leurs luttes ?

Nous devons nous méfier d'une certaine démagogie qui voudrait dresser les Bretons contre leurs ennemis en faisant appel à tout ce qu'il y a de bas en eux : l'avarice, la peur du danger, l'envie, l'appétit de jouissance ou la sensiblerie. Voulons-nous grouper des esclaves gémissants ou des êtres fiers et braves ?

Le mouvement breton ne peut se permettre d'être médiocre. Il ne sera rien ou il sera vaillant et politiquement hardi. Sa tâche n'est pas de se tenir *entre* des forces, il doit être lui-même LA FORCE. Il ne doit pas être, *d'abord*, prudent et habile, mais, *aussi*, prudent et habile. Il doit rejeter ce qui n'est pas lui-même, au lieu de se vêtir de ce qui ne lui appartient pas.

Il ne gagnerait rien à s'interdire la marche en avant sous prétexte de ménager les préjugés des couches inférieures de son public ou d'amadouer des milieux qui sont aux antipodes de son idéal. Mais il y perdrait à coup sûr toute chance de s'imposer et de dominer, donc de vaincre après avoir reçu des coups et en avoir donné.

Ceci est notre pensée, mais nous ne désirons l'imposer à personne et les militants bretons qui gardent des manières de voir que nous avons perdues, sont assurés de notre estime. Car, plus important que notre point de vue particulier, est l'union solide de tous les Bretons de bonne volonté, et l'harmonisation des efforts de toutes les tendances sur le terrain national.

On peut être sûr que ce ne sont pas les « Sturistes », forts de leur discipline, qui sèmeront la désunion dans le bloc dont *Breiz Atao* reste l'emblème.

O. M.

Les Amis de Stur



Nous avons fixé à 5 francs minimum la cotisation, pour permettre aux moins fortunés de faire partie des « pep gwella », mais à condition que la minceur de la souscription soit contrebalancée par une propagande active. Dans la masse des lecteurs de STUR, des A. D. S. sont ceux qui font quelque chose : rédaction, propagande ou soutien financier. Nous précisons donc que, 1° toute personne versant une souscription annuelle supérieure à 50 frs, pourra être reçue A. D. S. et dans ce cas, la revue lui sera servie gratuitement. — 2° Toute personne ayant déjà procuré deux abonnements à STUR, pourra demander son admission aux A. D. S., contre versement d'une cotisation minimum de 5 frs. Un numéro de la revue lui sera servi gratuitement, ainsi que un ou plusieurs autres pour la propagande si elle le désire. Les mêmes conditions devront être remplies chaque année. — 3° La direction se prononce sur les demandes d'admission aux A. D. S.

LA DIRECTION.

ÉDITORIAL

La nouvelle coalition

Parmi les forces que nous aurons à vaincre, la Franc-Maçonnerie est peut-être la plus redoutable. Certains polémistes catholiques se la représentent comme une conspiration ténébreuse aux desseins rocambolesques. La Franc-Maçonnerie n'est pas mécontente de cette interprétation puérile de son activité parce qu'elle ne tient pas à ce qu'on en soupçonne le fanatisme réel, ni les buts tangibles et pratiques.

Ce serait aussi mal la connaître que de se la représenter uniquement comme une entreprise de soutien mutuel en vue d'un accaparement des affaires et des bonnes places. Avant d'être cela, avant d'être la contre-église démoniaque contre laquelle fulmine chaque feuille-de-chou cléricale, elle est d'abord une école de pensée politique, un

ordre philosophique, dont la tradition est déjà fort ancienne, et dont les buts généraux méritent d'être connus.

A l'origine, l'irréligion n'était pas son essence. Dans les pays anglo-saxons, elle est restée pieuse, et l'on peut citer nombre de clergymen et d'évêques dans ses rangs, en Angleterre et en Amérique. Elle a commencé par être au XVIII^e siècle une société d'entraide mutuelle entre partisans de la philosophie encyclopédiste et humanitaire nouvelle. On a pu vérifier que c'est elle qui a pour ainsi dire « fait » la révolution française, poursuivant l'ordre traditionnel de sa haine. La doctrine des Maçons est restée la même depuis deux siècles. Elle ne renferme rien de secret ni rien de mystérieux. Son idéal est celui des grands Conventionnels, sa philosophie celle de Rousseau. Victor-Hugo est son poète. Quand un Maçon prend la parole dans un banquet républicain, il n'a rien à céler de sa pensée pour cacher sa qualité de Frère. Son langage est celui de n'importe lequel des républicains présents, parmi ceux qui n'ont pas « d'ennemis à gauche ».

On voit la cause de la puissance d'action de la Franc-Maçonnerie : un état-major secret, les loges, où les plans d'action se débattent et s'arrêtent, d'où les ordres partent ; où l'on veille à la discipline stricte des cadres et où l'on applique des sanctions et des châtements. Dans ces milieux, seuls ont accès les sûrs, les initiés, les conjurés. Les rouages de la machine sont à l'abri des coups, du sabotage, de la répression. Et au-delà, un champ d'action immense où les « frères » peuvent se répandre et agir sans réserve, propager leurs mots d'ordre à visage découvert, sans que rien puisse les trahir. On ne peut imaginer des conditions plus favorables d'expansion et d'action. La Maçonnerie se présente

donc, au moins en France, comme l'armature tactique et doctrinaire de l'idéologie de gauche, quelque chose comme les cadres instructeurs d'un « Front Populaire » avant la lettre, d'un anti-fascisme de toujours. Abattre un parti, gagner une élection, ce sont des avantages de surface qui ne peuvent pas réduire la « gauche », parce que son cerveau et son coffre sont à l'abri de toute atteinte.

Il n'est pas indifférent de savoir le but que poursuit cette formidable association. Le Convent du Grand Orient de 1933 (p. 132) le précise, bien avant qu'il en soit question publiquement : « La Franc-Maçonnerie sera le trait d'union de toutes les démocraties, de toutes les forces de gauche contre le fascisme. Elle cimentera le Front Populaire ».

On ne comprendrait pas cette haine du « fascisme », si l'on ne savait pas quel rêve de domination universelle la Franc-Maçonnerie nourrit depuis cent ans et plus.

Le 1^{er} Août 1852, Victor Hugo disait à Lausanne : « Les Etats-Unis d'Europe c'est demain ». A Bruxelles, vers la même époque, s'adressant aux Belges, il saluait leur nouvelle nation à peu près dans ces termes : Dressons les nationalités et les patries contre les despotes. Mais quand elles auront recouvré la liberté, les nationalités s'inclineront à leur tour devant la Démocratie et l'Humanité. Le Citoyen est au-dessus de l'Anglais, de l'Allemand, du Français. Il n'y a plus qu'une seule langue, qu'un seul peuple !

Cette même idée, il la développe encore à Lausanne. Il veut la paix pour que règnent l'amour et le progrès universels. Un seul obstacle : les frontières : « Une frontière, c'est un douanier ; un douanier, c'est un soldat ; un soldat, c'est une baïonnette ; une baïonnette, c'est la guerre ». Et

malgré tout son pacifisme, ce grand amateur de batailles poétiques n'hésite pas à envisager une guerre générale pour imposer sa formule d'Europe démocratique et humanitaire. Ce sera naturellement « la guerre à la guerre » et « la dernière des guerres ». Il y est froidement résolu. De 1914 à 1918, nous avons entendu cette chanson.

Dès la fin du XIX^e siècle, le plan de la guerre sainte court les loges, et des amateurs, tel M. Bénès un peu plus tard, tracent devant leur confrères émerveillés la carte de l'Europe maçonnique, dont les piliers au centre sont l'Allemagne socialiste et les nationalités libérées aux dépens de la double monarchie. Le 30 Juin 1917, les offres de paix du Prince Sixte de Bourbon-Parme sont rejetées avec dédain par la France, les F. M. Ribot et Clemenceau en particulier se signalent par leur aversion d'un rapprochement avec les Habsbourg. Coût pour le peuple français : 700.000 morts inutiles de plus. Il faut savoir que les 27, 28 et 29 Juin de la même année, avait eu lieu à Paris un Convent général de la F. M. des pays alliés et neutres, et qu'un plan complet de la future S. D. N. y avait été tracé. Tout y est déjà contenu, et rien qu'en s'en rapportant à lui, on pourrait déjà prévoir dans le détail de leur application les sanctions qui ont été prises contre l'Italie, dix-neuf ans plus tard.

Ainsi, la F. M. a sa conception du monde, elle lutte pour l'imposer, et les traités de paix de 1919 étaient dans la ligne de ses succès historiques, depuis 1789. Mais voici qu'elle rencontre sur son chemin l'Italie fasciste où ses loges ont été dissoutes, l'Allemagne où sa philosophie est vomie, et d'autres états à évolution fasciste, qui tendent à constituer un bloc où sonnerait le glas de ses espérances. Il est donc temps pour elle de réagir si elle

veut conjurer le danger grandissant. Son plan ne peut être que d'abattre par la guerre ceux qui ne veulent pas d'elle. Les préparatifs s'en déroulent à vue d'œil.

Pacifisme, briandisme et antimilitarisme sont froidement jetés par dessus bord. On réarme fébrilement et les dispositions stratégiques sont prises. La plate-forme de départ est la France. A l'Est on lui a assuré une alliée résolue, la Russie, avec l'escabe intermédiaire de la Tchéco-Slovaquie en garde du F. Bénéš, le véritable chef de la politique étrangère de l'ordre. A l'Ouest, on lui a assuré l'appui financier des deux autres « Grandes démocraties » qui financent son réarmement et en temps de guerre lui accorderaient un appui matériel sans réserve. Voilà pour le camp fraternel. En face, on met des bâtons dans les roues à l'Italie. Et surtout on cherche à affaiblir l'Allemagne : c'est le blocus larvé, le boycott, le sabotage de ses relations extérieures, c'est la formidable propagande antinazie à travers le monde entier.

L'histoire de la lutte contre l'Allemagne, des pièges qui lui ont été tendus depuis 1933 ferait facilement l'objet d'une étude détachée. Il importe seulement de constater que le Reich a réussi jusqu'à présent à n'offrir aucune prise aux ambitions maçonniques grâce à son système d'économie fermée, et que de ce fait il a décidé l'ennemi à l'attaque. Dans l'esprit des chefs secrets de la gauche mondiale, la guerre contre le « fascisme » est décidée définitivement ; nous y allons d'un pas sûr. Il ne reste qu'à mettre au point l'incident autrichien ou sudète, marocain ou espagnol, qui permettra de rejeter la responsabilité du conflit sur Berlin.

Dans cette vaste opération, les Juifs ne restent pas inactifs ; ils apportent à la F. M. un concours

sans réserve, quand il ne la dirige pas, par l'intermédiaire de leurs loges particulières, où aucun frère Goï n'a le droit de pénétrer ! Ils savent qu'ils doivent à son influence toutes les libertés dont ils jouissent en France, où ils avaient hier 108 représentants dans le Cabinet sur 220 attachés, il n'est pas de plus ardents défenseurs, de plus sincères panégyristes de la tradition révolutionnaire. Ils savent que la refonte des nations sur des principes fascistes et surtout racistes rendrait impossible la domination à laquelle ils rêvent. Ils nourrissent entre une haine rabbinique contre l'Allemagne nationale-socialiste, et ils n'hésiteraient pas, comme Blum, à faire massacrer un ou deux millions de Français, pour venger les trois douzaines de fessées qu'ont subies en 1933 les mercantis de Munich ou de Frankfort.

L'Angleterre et les U. S. A. stimulés par leurs dirigeants juifs suivent la Loge française avec un certain décalage. Cela tient à une profonde divergence philosophique sur le plan transcendantal. Tandis que les Français sont libres-penseurs, agnostiques ou matérialistes, les Anglo-Saxons sont restés le plus souvent protestants convaincus. Mais ils retrouvent les Français sur le plan de leurs négations. Comme eux ils rejettent un certain nombre d'inventions du Malin : autocratie, despotisme, militarisme, aristocratie, fascisme, racisme, sans poursuivre la série comme eux : cléricisme, christianisme, traditionalisme, etc. Cela suffit. Quand on voit les réactions de l'opinion anglaise contre l'hitlérisme, on ne peut douter de la parenté profonde des idées maçonniques des protestants et des libres-penseurs. C'est le Pays-de-Galles, terre religieuse entre toutes, qui a fait la propagande la plus intense et la plus soutenue populairement

pour la S. D. N. On a même vu des chefs de son mouvement home-ruler publier que la mission du Pays-de-Galles autonome serait d'aider au renforcement de l'institution de Genève, pour instaurer la paix universelle !

Il se réalise donc sous le signe de la F. M. le rassemblement le plus hétéroclite et incroyable de mystiques diverses pour abattre le principe nationaliste et raciste. On voit se renouveler la ligue mondiale de 1914-18 contre le germanisme, avec cette aggravation, que cette fois la F. M. peut compter sur l'appui d'Israël entier, sur celui du socialisme mondial et sur la complicité de toutes les Eglises, plus apeurées par l'épouvantail du paganisme que par la réalité de l'athéisme. Il n'est pas sans saveur de constater les offices qu'encore une fois le latinisme a rendu à la juiverie et à la Loge. C'est sous le signe du monde latin en péril, au nom de la lutte contre la barbarie menaçante, qu'un Léon Blum a réussi, après un Poincaré, un Barthou, un Laval, à rassembler les partis nationalistes français pour sa croisade anti-allemande.

Nous ne pouvons pas rester indifférents en face de ce rassemblement, non par sympathie pour le fascisme qui est fort éloigné de nos aspirations, mais parce que le sens profond de cette nouvelle coalition va à l'encontre du développement du principe breton.

L'utopie du progrès et de la fraternisation humaine a porté au cadre breton un coup aussi terrible que la campagne de la Trémoille au champ de Saint-Aubin-du-Cormier ; le monument de la Fédération à Pontivy en fait foi... « ; Il n'y a plus de Bretons : il n'y a que des Français ».

Elle représente une conception au monde où il ne reste plus la moindre place pour notre volonté



Cliché STUR

SOIR D'HIVER
AU PAYS DE RENNES

de cultiver nos différences, où nous ne gardons plus la plus petite chance d'abattre nos ennemis et de nous développer. Nous lui devons déjà l'abolition de notre autonomie, notre morcellement en cinq départements administrés par des fonctionnaires étrangers. Grâce à elle, nous subissons des lois, des impôts, des institutions qui travaillent puissamment à ruiner notre peuple et à l'avilir, au lieu de le relever et de le fortifier. Elle nous a donné enfin cet enseignement public dont la mission principale fut d'écraser notre langue nationale, et de faire oublier jusqu'au souvenir de nos ancêtres et de leurs hauts-faits.

Notre devoir est donc d'ouvrir les yeux de ceux qui s'imaginent que les Droits de l'Homme, ou des Peuples, ou des Langues, mis en avant par des Juifs, Francs-Maçons ou Démocrates peuvent servir en quoi que ce soit un nationalisme véritable. Nous l'avons cru longtemps en Bretagne, et pour nous être profondément engagés dans cette voie, nous avons vu que nous étions en train de perdre notre force de relèvement et notre sens national, dans l'illusion de vaincre sans lutte et sans effort. Les nationalités n'intéressent Maçons ou Bolchevistes que dans la mesure où elles sont une force de bouleversement utilisable à d'autres fins que les leurs (1). Ils font appel aux nationalités, comme ils s'adressent à tous les mécontents, tous les protestataires, tous les plaideurs. Ils les flattent comme ils flattent toutes les forces anarchiques qui se soulèvent contre celui qui commande, l'inévitable et éternel « maître ». Une nationalité ne leur plaît que sous son aspect larmoyant. Ils en ont horreur

(1) *L'utilisation du nationalisme catholique basque par la propagande anarchiste et communiste espagnole nous apporte une éclatante confirmation.*

dès qu'elle a repris conscience de sa force et de sa fierté ; dès qu'elle songe, même sous les fers, à se donner une discipline et un esprit constructif. Quand la nationalité, en plein développement, cherche à s'approfondir par le racisme, l'alliance rouge écume de fureur. Quand, dans le cadre d'un état maçon comme en Bohême, ou bolcheviste comme en Russie, une nationalité cherche seulement à se manifester, elle est brutalement opprimée. Car dans l'Europe maçonnique, il n'est pas désiré de variétés nationales. Victor Hugo l'a dit, et les Loges continuent à la penser : il ne faudra plus de frontières, il n'y aura plus qu'un peuple, « l'Internationale sera le genre humain. »

Si d'aventure, le monde maçonnique se réalisait un jour, ce qui reste des peuples celtiques sombrerait en quelques années dans l'immonde mixture des races et des sociétés qui s'ensuivrait sous le signe de la fraternisation humanitaire et scientifique. Déjà, les quelques municipalités bretonnes, éprises d'une « humanité affranchie », qui ont voté l'enseignement de l'espéranto de préférence au breton, nous donnent un écoeurant avant-goût de ce que serait la Bretagne mondialisée, où les « camarades » de toutes les couleurs de peau feraient l'éducation de notre peuple. Nous ne voulons pas de cela.

Nous voulons que chaque peuple reste lui-même, fidèle à son âme, à son ciel, à ses morts ; et que chaque peuple se fraie sa route : les meilleurs domineront et ce sera justice. Nous croyons dans l'inégalité des races humaines et dans l'inégalité des hommes. Les meilleurs dirigeront et ce sera l'intérêt de tous. L'égalisation par le bas, l'étouffement de la force créatrice par le droit conservateur, sont des attentats à la vérité de la Créa-

tion qui ne peuvent mener les hommes qu'à la déchéance et à l'avilissement.

Appuyés sur nos frères celtiques, en face des Français et des Anglais traîtres à leur passé nordique (2), nous représentons à l'Ouest l'unique résistance à la nouvelle croisade de tout ce que la terre renferme de vaincu et de malsain, contre la grande espérance qui se lève au Nord.

Les Bretons ne vivront pas en faisant appel à la charité du monde : ils vivront parce qu'ils sauront montrer qu'ils sont dignes de vivre.

STUR.

(2) En ce qui concerne les Français, cette trahison atteint au raffinement. M. Henri Mazel, l'auteur des *Ides de Mars* (à la Maison des Intellectuels) s'enflamme de patriotisme quand il fait parler le Romain Brutus. Mais le ton change, quand intervient « l'esclave » Vercingétorix, personnage qui ajoute au livre une « angoisse de fatalité et de juste retour ». Vercingétorix doit mourir et « il semble aussi devoir comprendre l'acte de son vainqueur ». *C'est nous*, ajoute un critique, — les à nous — qui ne le comprenons plus.

Voilà comment des Français jugent le martyr et le lâche assassinat du plus noble ancêtre de la plus grande partie d'entre eux !

ESSAI

L'Essence de la Bretagne

(Fin)

Poussé par le besoin de savoir ce qui est essentiel, indépendant du temps et vraiment propre à la race dans la nature bretonne, nous avons observé notre peuple, et tracé à grands traits ce qui nous est apparu être sa physionomie, à travers les manifestations solennelles ou intimes de son génie.

Nous sommes arrivés à nous faire de l'essence de la Bretagne une idée ramassée, trop sommaire certes pour échapper à la critique, mais apte cependant à se prêter à un jugement : ce dont nous avons le plus besoin. Un peuple en déroute comme le nôtre, n'ignore pas seulement ce qu'il est ; il ne sait pas

s'il a raison d'être comme il est, ou s'il doit être autrement.

Le voyageur ayant l'habitude des hommes et qui visite la Bretagne est frappé de la différence de type et d'attitude entre les jeunes et les vieux. Nos paysans âgés montrent très souvent un respect d'eux-mêmes, une dignité, un souci de la tenue qu'on chercherait en vain à retrouver chez leurs petits enfants élevés à l'école des bas-quartiers de Paris. Pourtant, ces jeunes dont la mollesse et la vulgarité proclament au moins prévenu la déchéance verticale, s'imaginent appartenir à un stade qui marque un progrès sur leurs grands-parents.

Dans une classe plus éclairée, d'aussi graves erreurs ont cours. L'amour qu'on y porte à la Bretagne, s'adresse aux traits d'une débilité avancée, et s'exprime à travers les pires niaiseries d'une littérature névrosée. Il n'y a pas là-dedans la plus petite étincelle de vie et personne ne le voit ni ne s'en soucie.

On fait comme si l'on ignorait que le peuple breton, depuis les quelques trois mille ans qu'il a un nom, a changé comme tous les corps vivants et doit changer encore s'il veut continuer à vivre. On pose que le concept Bretagne est lié au concept immobilité. Pourtant, ceux qui croient nécessaire de figer la Bretagne dans certaines formes pour la conserver, ressemblent aux amants qui veulent arracher l'amour à la mort en faisant embaumer le corps de la défunte, au lieu de demander une nouvelle victoire à la vie. Le génie breton ne peut être qu'à condition de s'exercer dans un monde mouvant. Vouloir le maintenir dans des formes caduques, c'est lui dire : vous avez rempli votre rôle (d'ailleurs avec plus ou moins de bonheur), restons-en là, votre souvenir nous suffit, vous pouvez disposer !

Les peuples n'ont pas, dans leur physionomie nationale, la fixité d'un bas-relief. Il y a eu le

Danemark des Vikings sanguinaires et pillards ; il y a celui des socialistes humanitaires ; la Suède aventureuse de Gustave Adolphe et celle du prix Nobel ; la France de Jeanne d'Arc et celle de Léon Blum ; la Turquie désuète d'Abdul-Aziz et celle d'Ataturk ; l'Irlande de Thomas Moore et celle de Patrick Pearse ; enfin la Bretagne farouche de Guesclin et celle d'Aristide Briand... et rien n'est terminé.

La physionomie de la Bretagne ne sera pas dans une Bretagne libre et agissante, croyant en elle et fière d'elle, ce qu'elle fut dans une Bretagne honteuse et asservie. Les Celtes de l'antiquité étaient d'invétérés rieurs. Quel arrêt nous condamne à la mélancolie ? La Bretagne qui vient sera, — et il faut qu'elle le soit, — aussi différente de celle qu'avec piété nos parents portent en terre, que deux générations successives, séparées par une guerre, une faillite ou une révolution, peuvent l'être l'une de l'autre, sans nourrir une excessive tendresse l'une pour l'autre.

A aucun moment de notre histoire, une nouvelle orientation n'a été aussi nécessaire que maintenant. Nous n'avons plus vingt ans à perdre. Ce n'est pas en cultivant exclusivement et jusqu'à la pamoison les divagations du rêve et les flous du sentiment qu'un peuple assure son existence. Depuis que la défaite militaire nous a retiré la tutelle de notre Etat et que nous avons manqué d'obéir à la voix du sang, nous n'avons cessé de nous dissoudre un peu plus tous les ans, et les signes évidents de dévirilisation que nous donnons ne sont pas d'enviables caractéristiques nationales.

Il y a des siècles que nous nous laissons glisser ; nous n'avons ni but, ni flamme. Passifs, nous espérons vaguement quelqu'un ou quelque chose. Arthur ? C'est-à-dire « les autres ». Non, ce n'est pas ainsi qu'un peuple défend sa part. Nous devons avoir un but et prendre les résolutions nécessaires

pour l'atteindre. Quel peut être ce but, sinon VIVRE ? et nous mourons !

Pour quelques-uns, développer la Bretagne, c'est encore exalter ce qui l'a été beaucoup trop et ce dont elle meurt : une sensibilité malade, paralysante, qui est la fleur de l'agonie, ou ces nobles, ces vieilles erreurs nationales qui n'ont eu qu'un clair aboutissement : notre écrasement.

Pour nous, la conclusion de notre examen de conscience est celle-ci : LES PEUPLES QUI VIVENT ONT RAISON, ET LES PEUPLES QUI MEURENT ONT TORT. Le reste est billevesée. Notre échec historique a été la démonstration de l'infériorité croissante de notre éthique nationale à travers ses dernières évolutions. Notre revanche doit d'abord s'exercer sur nous-même. Nous devons nous morigéner comme des enfants déraisonnables et prendre un meilleur chemin que celui que nous avons suivi. Vivre, c'est agir collectivement, ce que nous devons enfin apprendre, et c'est obéir à des règles vieilles comme le Monde, dont aucun peuple ne se détourne sans péril de mort. Vivre, c'est fuir les buts individuels et les vérités individuelles, antiques folies bretonnes, car le temps moins que jamais n'ouvre ses avenues aux pas du chevalier errant. Battus hier, pour n'avoir pas compris que *vivre, c'est dominer, et vaincre c'est se discipliner*, nous achèverons de disparaître aujourd'hui, comme une espèce animale inadaptée à de nouvelles conditions d'existence, si nous ne savons pas nous inscrire dans la société hiérarchisée et organisée des temps modernes.

Notre peuple s'obstine à garder l'esprit de mœurs condamnées, celles de la culture vivrière et de l'économie locale. Chacun conserve secrètement l'espoir d'arriver à se débrouiller tout seul par de petits moyens, par de petits arrangements d'homme à homme, de famille à famille. Quand il faut faire face à l'Etat spoliateur, c'est toujours le même

éparpillement, la même impuissance, la même couardise. Ce recoquevillement sur le passé est une marque de faiblesse, et nous sommes vaincus dans le domaine du travail, — les bras pleins du produit de nos champs et de nos bateaux qui n'ont plus d'acheteurs, — comme nous l'avons été dans celui de l'esprit, de la langue et des armes. Pourtant on commence à comprendre qu'il n'y a pas de « génie breton » qui tienne devant les nécessités vitales. Ceux-là le savent bien, qui veulent passionnément changer et ne plus être comme autrefois. Le besoin de vivre les travaille et les mène. Ils délaissent l'incomparable trésor musical de nos chansons populaires, non pour la raison qu'il ne veulent plus être Bretons dans leur cœur, mais parce qu'ils ne veulent plus être des Bretons comme l'expriment des chansons qui suent l'angoisse ou le renoncement. Nos meilleurs hommes quittent joyeusement la terre natale, non pour la raison qu'ils veulent rompre avec leur race, mais parce qu'ils veulent tenter quelque grosse partie que ne leur offre pas une terre assoupie dont les possibilités sont bridées. (La France est pleine de Bretons énergiques et valeureux, qui occupent des places de premier plan, et dans lesquels revivent les qualités de la belle époque de la race).

Le besoin d'évasion d'un sort malheureux que ressentent tant de Bretons provient de leur *juste instinct* de conservation. Nous nous en réjouissons. Mais notre insatisfaction nationale d'être tombés où nous sommes ne donnera naissance à des réactions valables que si nous savons clairement quelles qualités nous manquent et quels défauts nous devons combattre en nous. Médire de la Bretagne, ou s'enfuir de la Bretagne ce sont encore des réactions de faibles, qui n'ont pas surmonté *la crise de volonté* qui est au centre de la décadence bretonne. Refaire la Bretagne, relever les Bretons en tant qu'hommes,

voilà quel doit être le but, que nous n'atteindrons qu'en revenant aux enseignements de force et de maîtrise de soi que nous ont laissés les grands Bretons, ceux qui étaient de la race des Maîtres, et que leurs compatriotes, pour leur malheur, ont plus souvent pourchassés que suivis.

Il y a deux éléments dans le type breton : le génie immanent de la race, les permanences sur lesquelles nous devons tout imaginer et construire, parce qu'elles nous indiquent pour quoi nous sommes faits et dans quelle voie nous pouvons réussir. Et des qualités négatives que nous tenons avant tout de conditions historiques défavorables et de la domination étrangère : toute sagesse nous conseille de les répudier si nous voulons que, dans un siècle, il soit encore question d'un peuple breton.

Le problème pour nous n'est pas de jouir de la Bretagne, et plus encore des morbidités bretonnes, en esthètes qui se retranchent de la vie du peuple. Il est de dégager le Breton de toujours, dans ce que son type a d'éprouvé, d'excellent, de puissant, au fil de la fuyante perspective de ses hauts-faits et de ses avatars.

**

Il n'y a aucune chance pour nous de survivre, si nous n'abandonnons pas notre individualisme désordonné et destructeur. Quand nous nous battons entre nous pour des futilités ou pour de pures raisons d'amour-propre, nous nous plaçons sur le plan des nègres dénués de formation sociale et de sens politique, et il est juste que nous soyons dominés, comme les nègres le sont. Rien ne nous empêcherait d'élever le niveau de nos passions jusqu'au plan de l'Etat où alors elles pourraient exercer leur dynamisme dans un sens national et utile. Notre insouciance de l'intérêt général n'est pas un trait de caractère lié à la nature bretonne, c'est le legs d'un long passé sans guides et sans discipline, traversé de

désordres et scandé de révoltes, Quelle école a jamais appris aux Bretons l'attitude composée de déférence et de dignité, de docilité aux ordres et de force personnelle, qui seule rend possible la convergence des efforts sous un chef responsable ?

Pourtant, maintenant, nous avons l'expérience politique. *Nous savons*, alors que nos plus vieux ancêtres *ne savaient pas*. Avec leurs erreurs doivent disparaître leurs défauts.

Nous oserons, parce que nous savons *pouvoir*. Le point de départ du relèvement de notre espèce d'homme sera *un acte de foi*. Les Bretons se sont abandonnés autrefois parce qu'ils ne croyaient plus en eux-mêmes. Maintenant, ils savent au contraire, le meilleur de leur jeunesse *sait* que demain appartient à la Bretagne, que rien ne peut empêcher la renaissance de notre race. Il en résulte pour nous une attitude toute différente en face de l'action. Hier, il était bien breton d'attendre, de déblatérer, de gémir. Aujourd'hui, il est tout aussi breton d'aller et de rire, de parler peu et de tendre volontairement la main vers un but qui n'échappera pas. La confiance en soi découle de la foi aussi naturellement que la timidité de la désespérance. Et la confiance en soi fait le chef, elle engendre l'action, elle est la condition indispensable de la *volonté de vaincre*.

C'est presque un lieu commun de dire que la volonté a façonné les grands peuples. Elle seule refera la Bretagne. Le désordre est l'attitude spontanée de celui qui ne veut rien. Un homme qui veut puissamment quelque chose ordonne instinctivement toute sa vie en vue du but à atteindre. Les Bretons qui voudront libérer la Bretagne écartèront de leur conduite sans hésitation toutes les habitudes qui pourraient nuire au succès des opérations en cours. Ils seront en action bretonne sous des chefs sévères, aussi disciplinés, aussi réfléchis,

aussi prudents que les Bretons le sont au service de l'église ou de l'armée, parce qu'ici et là ils sentent une autorité qui n'existe pas chez eux, ils croient à ce qu'ils font et ils mettent au-dessus de tout l'idéal qu'ils servent.

Le souci de l'intérêt général nous fera renoncer aussi au fameux désintéressement des Celtes, et à nos gestes de chevalerie inconsidérée, quand le sort du peuple est en jeu. On n'a pas le droit de faire du sentiment ou du théâtre aux dépens de l'avenir de la race. Nous avons trop souvent laissé se relever notre ennemi blessé, alors que notre devoir vis-à-vis de nos enfants et nos obligations envers nos ancêtres nous commandaient de l'achever au sol et d'aller chez lui brûler sa maison. Nos excessifs préjugés de morale sont les fruits morbides de l'amointrissement de notre vitalité. Nous nous sommes condamnés à plaisir à être inférieurs à nos rivaux en puissance et en efficacité. Les résultats de notre conduite nationale, dictée toujours par des considérations de conscience ou de sensibilité *individuelles* devraient nous mettre le rouge au front.

Il ne suffira pas de retrouver la force et de refaire l'Etat breton plus fort qu'il n'a jamais été. L'impuissance des ducs à élever le peuple dont ils avaient la garde et à lui conserver sa liberté, n'a pas eu seulement pour cause l'irrésistible pression de la romanité vers l'Ouest et le Nord. L'insuffisance matérielle de la plate-forme armoricaine y a été pour beaucoup. La défaite du génie breton en face du génie latin est largement imputable à la disproportion des territoires et des populations en présence. Le nombre pour les peuples est un facteur important de puissance et de durée, et à défaut du nombre *l'accroissement*, toujours évidemment au détriment de quelqu'un. Un petit peuple stationnaire est condamné à la défaite et à l'assimilation (1). Si la Bretagne avait maintenu l'oc-

cupation de tout le massif armoricain jusqu'à Laval et à Cholet, si elle avait refoulé les populations de langue française pour les remplacer par des Bretonnants jusqu'au dernier village poitevin ou manceau, nous aurions opposé aux rois de France, au XIV^e siècle, un bloc de la même importance numérique et de la même unité de langue que l'Angleterre à la même époque. Aujourd'hui même, nous serions peut-être encore indépendants, et si nous ne l'étions pas, nous pourrions dresser contre Paris, au lieu de trois millions d'hommes dont les deux tiers parlent français et suivent les courants d'idées français, sept à huit millions de Bretonnants, avec des villes de deux ou trois cent mille habitants parlant notre langue nationale.

Dans l'état où nous sommes, la mystique de la frontière n'est qu'une forme de notre repliement sur le passé et de notre peur de vivre. L'incorporation à la Bretagne de populations étrangères serait une erreur, mais l'agrandissement de notre territoire est une nécessité vitale. La seule frontière de Bretagne que nous devons connaître est celle de notre puissance conquérante et créatrice. Nous porterons avec nous la frontière de Bretagne en marchant vers l'Est, comme l'ont fait avant nous les Bretons victorieux, Nominoë, Erispoë, Salaün.

Quand les premiers Bretons débarquèrent en Armorique, ils ne possédaient de terre que celle qu'ils avaient sous les pieds. L'avons-nous tous oublié ?

L'arbre breton, émondé de ses branches mortes et de ses boutures malheureuses, retrouve une pureté de ligne et une force de jet, dont l'image nous reconforte. C'est un arbre de science où nous lisons comme dans un livre.

(1) Un cas comme celui de la Suisse est exceptionnel, la Suisse est une résultante. La plupart des petits états d'origine, ont décliné dès qu'ils ont cessé de croître : Danemark, Islande, Norvège, Suède, Portugal, Hollande... Et combien de centaines ont disparu !

*Me' meus eur we'n etal ma zi,
Ma holl fizians a zo enni !*

dit la chanson magique de Pleyben. Nous croyons qu'il y a un principe essentiel aussi vieux que notre race et qui durera autant qu'elle, une sorte de vocation nationale. Renaître, c'est lui revenir ; durer, c'est lui rester fidèle.

Notre manque de sensualité ne fera jamais de nous un peuple d'artistes, habiles au plaisir de vivre. Allié à notre goût de l'imprévu, à notre passion pour l'activité désintéressée, il nous indique que nous sommes un peuple né pour l'aventure. Nous devons construire notre société en faisant appel aux règles de la sagesse universelle, mais sans oublier que pour répondre à notre sang elle doit elle-même être toute entière orientée vers la bataille, toutes les batailles, où nous portent notre goût de la bagarre, notre esprit entier ennemi des concessions, notre indifférence aux avantages matériels, notre inaptitude à la finasserie politique. Sachons faire ce pour quoi nous sommes faits. Ailleurs, on fabrique de bons militaires, en enseignant le métier des armes à des hommes de devoir. Ici, on naît soldat. Ailleurs, on enseigne Dieu. Ici, Dieu est présent, il habite et inspire un peuple.

Assistant un jour à une tempête, sur nos côtes, j'ai eu la révélation que le Breton se réalisait pleinement dans l'homme qui se jette dans une barque à travers les flots démontés, pour sauver des inconnus, sans témoin et sans espoir d'une récompense. Quand une race a reçu du Créateur une marque aussi profonde et aussi rare, elle ne saurait décevoir les espoirs de ceux qui croient en elle.

Une autre richesse des Bretons est la nature particulière de leur esprit, qui réside dans la sûreté de leur intuition, leur accession à la connaissance directe par l'instinct et l'imagination. Nous avons longtemps considéré ces caractéristiques intellec-

tuelles comme une marque de barbarie et une infériorité par rapport aux habitudes latines de déduction, d'analyse et de synthèse logique. Nous n'osions pas reconnaître en elles une caractéristique nationale éminente, un don, une permanence essentielle du génie breton. Notre force sera pourtant de croire dans l'excellence et la supériorité absolue de notre nature intellectuelle et d'y faire systématiquement appel dans l'élaboration de notre culture.

Il n'est jusqu'à notre caractère passionnel, dont nous connaissons surtout aujourd'hui les débordements, qui ne sera appelé à constituer une de nos plus grandes forces de résistance et d'expansion. Dans la même position que nous, il y a neuf cents ans, les Northmen se sont laissés assimiler en deux générations : rançon de leur matérialisme et de la pauvreté de leur vie intérieure. Pour nous la patrie n'est pas où sont les sous, et nous ne choisissons pas une langue parce qu'elle est avantageuse pour le commerce. Si les Northmen avaient été des sentimentaux aussi passionnés que les Bretons, on parlerait aujourd'hui encore norrois à Cherbourg ! La Bretagne restera le puits de fraîcheur où l'on se plonge pour échapper à l'étouffement du monde matériel, l'Isle de Jeunesse, l'éternelle Broceliande.

On serait tenté de dire : qu'elle se modernise, qu'elle s'industrialise et qu'elle s'urbanise, si c'est son seul moyen de se maintenir à la surface. Qu'elle coupe ses cheveux au ras des tempes et qu'elle s'habille en sport. Comme tout cela a peu d'importance ! Mais qu'elle reste naïve et rude. Qu'elle fasse ce qu'elle veut, mais qu'elle continue à croire à ce qu'elle fait et à y mettre violemment son cœur indomptable. Elle aura ainsi renouvelé son bail avec l'éternité.

*

Jusqu'ici, en face des forces hostiles, nous n'avons eu que des réactions éphémères et dispersées; nous n'avons offert aux blocs adverses que des poussières d'individus, comme les Allemands des mille et une principautés d'autrefois. Nous devons apprendre aujourd'hui à nous mettre en mouvement ensemble et en ordre et à châtier les perturbateurs, si vraiment nous voulons que notre sort change.

Quand nous aurons appris à subordonner nos actes non pas à notre bon plaisir mais à un plan d'action générale, quand nous aurons fini par nous féliciter d'avoir de bons chefs, au lieu de nous vanter de ne pas en avoir, nous reprendrons notre marche en avant avec quelque espoir de réussir à terminer la nation qu'en deux mille ans nos ancêtres ont été incapables de construire jusqu'au faite. Et lorsque notre peuple aura pris sa forme définitive dans un Etat, alors nous pourrons faire parler de la Bretagne.

Nous avons devant nous un avenir de lutte. Avec elle, la vie reviendra petit à petit en Bretagne, et s'effaceront aussi petit à petit la passivité, la timidité, la tristesse, qui ne sont pas les qualités des vrais « sangliers » qu'étaient autrefois les Bretons, mais les défauts des vaincus. La paix française nous avait endormis : c'est loin de nous que tout se jouait, la Bretagne n'avait plus de sens. Renaitre sera ramener la lutte et les raisons de vivre sur notre territoire. Nous ferons mentir ceux qui pensent que la Bretagne n'est plus habitable que par les découragés et les mesquins. Les grands aventuriers y reviendront, parce que nous aurons besoin d'eux et ils y feront entendre une autre musique.

Précédée par les armes, garantie par l'Etat, une culture bretonne éclora. Nous avons une chétive littérature, une musique primitive, des arts plastiques naissants, une promesse d'architecture et une

éthique nationale qui se cherche. Mais ce léger héritage nous inspire néanmoins une vision originale du monde qui sera la mère de toutes les activités de l'esprit dans un style qui nous sera propre.

Notre vie économique, déjà si spéciale, le sera encore davantage quand elle se sera librement épanouie. Nous verrons fleurir des groupements sociaux, des mœurs, un esprit public, des lois éminemment nationales. Nous avons un tempérament bien à nous, un idéal passionné, nous subissons les suggestions d'un paysage et d'un ciel uniques, cela donnera naissance à un art, brutal et dépouillé comme nous. Et ces quatre choses : Etat, culture, vie économique et art, dicteront les normes d'une architecture qui ne sera pas seulement bretonne par les réminiscences pittoresques, mais de nature et de contenu.

Notre autonomie politique, dans la main d'une élite volontaire, brassera et ordonnera tous ces éléments d'originalité en vue de donner son rythme à la vie nationale. Le problème d'une littérature bretonne ne se posera plus : nos écrivains, en cherchant seulement à être eux-mêmes, exprimeront les jeux d'esprit et les rêves d'un peuple en plein essor.

La Bretagne de demain ne m'inquiète pas. Tout ce qu'il y a de bon, de sain, de viable dans celle d'hier revivra en elle, purifié, infusé d'une capacité nouvelle. Je divorce tout net d'avec ceux qui se cramponnent au passé. La Bretagne que nous faisons est la vraie, car celle d'autrefois n'est plus et rien ne la fera revenir parmi nous.

A. CALVEZ (*).

(*) Demander les Nos 3/4, 5/6, 7/8, qui renferment les trois premières parties de l'Essai. (Envoi contre virement de 30 fr. à notre compte postal). — l'Adm.



Cliché STUR

CHAUMIÈRE CELTIQUE (en Brière, Haute-Bretagne)

RAK-STUDIADENN

ROLL-GERIOU AR GOUENNELOURIEZ

■

Evel m'eo bet lavaret uheloc'h, gwall-ervarus ez eo toulla eur studiadenn e galleg, a-zivout Breiz hag he buhez speredel, hep beza prederiet doun e brezonek diagent war an hevelep kudenn. N'eus ket a zeal er-maez ar gériou, ha pep yez a vez douget ganti ar speredou etrezek hentou a zo, evel ma ra ar vamm gant ar bugel. Evidomp da skriva peurliesia e yez an estren, ra ziskouezo d'eomp koulskoude ar brezoneg an tu mat, ha ra ginnigo d'hor speredou ar pleg reut, a ranko da heul, ar galleg ober dioutañ.

**

Klasket hon eus da gentañ, gériou-stur hor yez diwar-benn kudennou ar ouenn, ar pennc'hériou o deus graet ganto beteg-hen hon tadou, hag a rankomp goulenn diganto dre zeverradur ar gériou all hon eus ezomm outo evit displega ar brederouriez a fell d'eomp aoza ha war eun dro penn-venegennou ar brederouriez-se. Eun teskad bihan hon eus dibabet, da lavarout eo : *Den, Gwad, Gouenn, Pobl, Bro, Stad, Rumm, Sterenn, Stumm, Elfenn, Anian*. Hep mar, ez eus gériou pouezus all e-keñver hor mennad. Ne c'hellomp ket avat kas da benn hor studi diwar an taol kenta. Re all, desketoc'h egedomp a deui war hol lerc'h hag a glokao al labour n'eo bet nemet boulc'het amañ. (1)

(1) Trugarez d'ar ouizieien, an Ao. Ao. Ernault ha Vallée, kouls ha d'ar vrezonegerien ampart, an Ao. Ao. Abeozen, Drezen, Keryann ha Bachellery o deus teurvezet kas d'in evezadenno diwar-benn an tamm labour man. — O. M.

DEN

Poblel : « An den hag al loened »

Galleg : l'homme, les hommes, les gens (diresis)—Ster all : l'humanité, en : l'amour de l'humanité (ar garantez ouz an dud). Evit sentiments d'humanité, e lavaror : *karan-tez-tud*.

Ster erbedet : « An dud o chom e Breiz » (Estrenien ebarz).

Gériou deverret : *Dénelez*, l'humanité (genre humain) Gériou all evel *an dud*, *an holl-dud*, *ar bédiz* a vefe mar-teze gwelloc'h.

Mab-dén, an dén hervez Doue, l'être humain.
Tudoniez, ethnographie.

Notenn. — Soñjal a reer, en eur ober diouz yezou ha troiouspered estren, diforc'h *dénel* (saozneg : human) diouz *dének* (sng : humane)—*dénegez* pe *zénéliez* (galleg : humanité au moral) diouz *dénelez* (glg : humanité au physique, caractère hominien). Ret eo, d'hor meno, dibab ar rat war eun dro gant ar gér ; arabat neuze mont re vuan.

GWAD

Pbl : « Eun dén a wad uhel ».
«...a ruilh gwad breton en e wazied ».

Ster erb. Germaneg : Blut, ha neket sng : blood, pe glg : sang, a-wechou, glg : race. — Glg : Symbole des liens biologiques nationaux. Skouer : « Gwad hon tadou hor c'has d'ar gad! »

Deverr. *Uhelwad*, arallwad, kenwad,
Reizwadet, gwallwadet,
Keltwadek, glanwadek,
Gwadelez, -egez, perz ar gwad hag ar re o deus ar gwad.
Kevredigez-wad, société basée sur les liens du sang
Kenseurtiez-wad, société unie par le sang,
gmg : Blutgemeinschaft

GOUENN

Pbl : « Hemañ n'eo ket eus hor gouenn-ni »
« Gouenn ar c'hezeg vreton »

Ster erb. Glg : race (sociale, historique et physique) ne-

pred : race pa lavarer : « race alpine » pe « race dinari-que ». Bez'e vezer d'eur ouenn dre an ene hag dre ar c'horf war eun dro. —Skouer : « Ret mat eo lakaat hor gouenn da ren betek harzou pella Breiz ».

Deverr. *Penn-ouenn*, race originelle, ou principale.
Rann-ouenn, rameau de la race
Is-ouenn, race dérivée, inférieure,
Gouennel, -ek, racial ; *gouenneler*, -our, raciste par l'opinion, par l'étude ; *gouennelerez*, action raciste, *gouennelouriez*, science raciste ; *gouennelez*, -egez, propriété, qualité de la race, (ethnie?).
Uhelouenn, *gouennet-mat*, *kenouenn* (da),
gouenna, arallouenn.
Gouenn-tud, *gouennad*.
Gouennoniez, ethnologie.

POBL

Pbl : « Ar bobl vreton »
« Evit mad ar bobl »

Ster erb. Glg : « Les Hollandais sont une nation laborieuse, » nepred en : « Mourons pour la Nation »—Gmg : Volk, en : das deutsches Volk. —Skouer : « Ar bobl vrezon a zo'sevel », pe « Setu pennou ar bobl ».

Notenn.—N'eo ket mat, d'hor meno, ober gant ar gér Pobl, diouz ar galleg « Peuple », e lavarennou seurt : « la colère du peuple », o veza ma fell d'an dud a gomz evelhen lavarout ez eo rannet ar C'Hallaoued e diou lodenn oc'h enebi an eil ouz eben. E Breiz ez eus bourc'hizien divat, an holl her goar, ha koulskoude ne vez hor pobl tamm ebet daouhanteret evel hec'h amezein.

Deverr. *Poblad-tud*, fraction de peuple, pe population géographiquement limitée.
Rann-bobl, fraction historique du peuple (Evit tribu, clan, ar gériou koz *meuriad*, *kosgor* a vefe gwel hep mar) —Gmg : Volkstamm.
Glad-pobl, héritage populaire, bien du peuple —Gmg : Volkstum.
Ar pobl, arts populaires —Gmg : Volkskunst
Studi-bobl, étude de l'héritage populaire, science du peuple —Gmg : Volkskunde.
Emskiant-bobl, sentiment national, conscience raciale.
Kenbreuriez-bobl, solidarité du peuple. — Gmg : Volksgemeinschaft.
Keltboblek, *peurboblet*, *demboblet*.

Kerentiet : *Gwerin*, an dud, n'int na diouz pennoù ar bobl, na diouz ar binvidien.

Notenn— N'ouñ ket a-du gant ar re a glaskfe trei e brezoneg gér evit gér menozioù tarzet e speredoù dispac'herien yuzev, evel « prolétariat » da skouer, pa roer d'ar gér talvoudegez eur stumm-dén distak. En eur ober gant ar gériou brezonek rik : tieg, merour, mevel, devezier, micherour, gonideg, labourer-douar, labourer-kêr, pesketaer, moraer, h. a. ez eo aez tre diskoulma pep kudenn-buhez ha labour, hep ober an distera dismegañs ouz Breiz. Gwechall, e lavared an *Astud*, an *Daeoged*, gériou keltiek splann a raio ganto neb a garo, marteze ouz o liva gant eur ster damgemmet.

BRO

Pbl : « Kaer eo ar vro-se »
« Mervel evit ar vro »

Sng : country (« land » ha « patrie » war eun dro)

Notenn.— Ezomm ebet, war va meno, eus ar gér nevez *mamm-vro*, aozet diwar al latin-galleg. Ar gériou gwirion evel Bro, Home, Heimat a vezo trec'h atao d'ar gériou ijinet : Mammvro, Motherland, Vaterland. E galleg zoken, e laka ar gér : mère-patrie da c'hoarzin.

Deverr. *Brôad*, le contenu, les forces humaines et physiques du pays. La nation dans le sens administratif.

Brôad-tud, kement ha « poblad » e diabarz harzou ar vro.— Skouer : *Brôad-Vreiz*, la nation bretonne, la Bretagne au sens international et juridique.

Brôadel, national au sens officiel.

Brôadelez, nationalité juridique, ne vo ket kamgemeret evit Gouennelez ha Gwadelez.

Brôadeler, nationaliste de parti politique.

Brogarour, patriote.

Karantez-vro, patriotisme.

Glad-bro, fortune nationale.

STAD

Pbl : « Stad Vro-Zaoz »

Glg : l'Etat.— Skouer : « Hentou-houarn Stad-Vreiz »

Deverr. *Renerez-stad*, l'Etat agissant par le gouvernement.

Notenn.— P'o devo ar Vrezoned eur menozad skouerel

diouto o-unan e-keñver ar stumm-renerez-stad a zere outo, e vo mat aoza eur gér nevez, evit disklêria fraez pezh a ven-nomp sevel. Evelse, pa gomz an Alamaned eus o « Reich » arc'hoaz, e lavaront en eur gér ouspenn a c'hall meur a hini da gredi.

RUMM

Pbl : Ster striz ebet ; a dalv kement ha : groupe, famille, espèce.

Ster erb. Race anthropologique.— Skouer : « Rumm an dud velen ; ar rumm-tud dinarek, kreizdouarek, kaokaziek, nordek » (An dud nordek a zo anezo an dud uhelmentek, hirbennek, glaslagadek ha melenvlevek, ne vern eus pe vro e vefent genidik na peseurt yez a gomzfe)

Notenn.— Gériou all, evel *lignez*, *orin*, a heller o implijout gant an hevelep ster. Gwell eo chom hep ober gant ar gériou *gouenn* ha *gwad* a zo bet strisaet o ster en eun tu all.

Evit ar galleg *génération*, gwell e vefe kemer : *remziad*, eget *rumm*.

STERENN

Glg : Nord gant ster ar brederouriez istorel.

Ster erb. Kelc'h-sevenadurez ar C'Helt-Germaned an henn-amzer.— Skouer : « Ar Vrezoned n'int ket nordek rik peurliesa, tenna'reont avat d'ar Sterenn ha Sterenniz a vez graet anezo ».

Deverr. *Sterennad*, *Sterenniz*, *Sterenneien*, Nordique, -s.

Sterennek, -el, nordique.

Sterennegez, -elez, Nordisme, « Nordité ».

Sterenneler, -our, Nordisant.

Sterennelerez, -ouriez, Nordisme.

Skouer all : Ar C'Hallaoued hag ar Saozon, en o mesk kel lies a Nordeien, o deus trôet kein d'ar Sterenn ; trubarded d'ar Sterennelez n'int ken, hag ez eo ret ken evidomp, ken evit ar Sterennegez ma vezint daoubleget.

Notenn.— An hevelep deverradurioù a heller sevel, diouz skouer *Sterenn*, gant ar gériou : *Kelt*, *Keltieg*.

STUMM

Pbl : « Henez a zo stummet-mat »
« Pep hini en deus e damm stumm »
« Peseurt stumm a zo warnañ bremañ ? »

Deverr. *Stumm-spered*, génie, caractère.
Stumm-dén, nature raciale, type humain en général.

Stumm-korf, type anthropologique.— Skouer :
« Diouz o stumm-korf e vefe laket kalz Nord-Italiz da Nordeien ; dre o stumm-spered avat ez int Latined rik anezo holl. »

GERIOU ALL

Gériou prizius all ez eus e brezoneg, hiniennou adkavet er skridou koz, a heller ivez ober ganto, evit ledanaat ha dounaat hon dealiou. Gant *Elfenn* (élément) e reer : *Elfenn-gouenn*, (gmg : Volkstum).— Skouer : « Kevredigez savet evit adsevel elfennou-gouenn ar Vrezoned. »

Gant *Derz*, *Derzvoud* (substance), e reer : *Derzvoud ar Geltelez*.

Gant *Anian*, (essence) e teuer da : « Anian-bobl ar Vrezoned a zo ar Geltelez »

Burzudus eo gwelout pegen doun ha splann e c'heller meiza, pa c'houlenner digant ar brezoneg kinnig e holl binvidigeziou. Eur skouer all : ar gér *Youlreizerez*, e-lec'h morale. Gant seurt gériou e ra ar meiz eur c'hammed marzus war-raok!

O. M.

DE HUMANITATE ROMANORUM

L I, I. — « DE TOUS CES PEUPLES (LES GAULOIS), LES PLUS COURAGEUX SONT LES BELGES, PARCE QU'ILS SONT TRÈS ÉLOIGNÉS DE LA CIVILISATION DE LA PROVINCE (A CULTU ATQUE HUMANITATE PROVINCIAE LONGISSIME ABSUNT) ET QUE LES MARCHANDS (MERCATORES) NE VONT QUE RAREMENT CHEZ EUX ET N'Y PORTANT POINT LES PRODUITS QUI AMOLLISSENT LES COURAGES (EA QUÆ AD EFFIMINANDOS ANIMOS PERTINENT) ».

ÉTUDE

RACISME BRETON

Aussi loin que l'on remonte dans notre histoire, il semble que le lien du sang ait été le premier à réunir les Bretons et à leur donner le sentiment d'une solidarité dépassant les limites de la tribu. Ailleurs, il a existé des sociétés d'origine religieuse ou politique: la foi en Dieu, ou la force de l'Etat ont uni des hommes que langages, coutumes, souvenirs séparaient. Ici, rien de semblable. Peu de peuples ont joui d'institutions nationales aussi brièvement que les Celtes, aucun n'en a été aussi peu marqué. Mais le sentiment de la communauté d'origine et de la parenté physique est resté vivant et fait qu'encore aujourd'hui, malgré l'ignorance de leur passé d'indépendance, les Bretons ont la conscience d'appartenir à une communauté nationale distincte.

RACISME SPONTANÉ

On n'est pas Breton en vertu d'un traité, d'une conquête, d'un serment ou d'un mariage princier. On est Breton parce que le Père était Breton, Breton le Père du Père, Bretons tous les ascendants jusqu'à la plus petite racine de l'arbre. Les autres peuples de l'Europe ont oublié l'esprit de leurs anciennes formations sociales, parce qu'ils ont accédé depuis longtemps à des formes politiques supérieures. Ici, l'usage de désigner un enfant par le nom de ses ancêtres, et celui de rattacher tout homme à une

appellation de groupe était l'expression d'un sentiment si fort, qu'il s'est conservé jusqu'à l'époque moderne. En Ecosse, en plein dix-huitième siècle, on était toujours Douglas ou David, fils de Malcom ou d'Edouard, mais «un Grant», ou «un Mac Dougal»; ce qui signifiait que la communauté essentiellement nationale, le clan, était également la famille de chaque membre du clan. En Irlande, plusieurs siècles après la confiscation des terres et la dispersion de la vieille aristocratie celtique, chaque paysan se considérait toujours comme membre du clan local et en portait fièrement le patronyme. En Donegal, par exemple, le nom de famille O'Donell abonde: les gens du pays étaient «des O'Donell». En Galles, si le gouvernement anglais n'avait pas affublé d'office, au seizième siècle, chaque Gallois d'un nom anglais (Jones, Thomas, Roberts...) chaque Cymro serait toujours Untel, fils de Untel: «Ieuan, ab Gruffydd, ab Cynan!»

En Bretagne, l'état d'esprit est identique. On est d'abord «un Malouin, un Nantais, un Léonard». Nombreux sont encore chez nous les Ab Yan, les Ab Grall, les Ab Iven, les Ab Olier. Malgré les échanges de population, les noms, en dehors de quelques patronymes répandus partout, sont restés très groupés, ils sont d'un coin de pays, comme les dialectes et les costumes. Les «Eliès» sont du Léon, les «Guichaoua» de Cornouaille, les «Huédé» de Guérande, les «Conan» du Tréguier, les «Ridard» de Rennes. Une plus grande précision est souvent possible: un Kervella est de Plougastel ou de Loperhet, on n'en trouve pas plus loin. Un Brikir de Lannion, mieux encore de Trégastel. L'idée de territoire est liée chez nous à l'idée de famille. Nous avons été élevés dans ce sentiment. De vieilles tantes ont passé des soirées d'hiver à nous enseigner d'incommensurables tableaux généalogiques, où les cousins «au sept» ou «au dix» intervenaient comme de proches parents. A huit ans, nous savions par cœur les exploits du trisaïeul à la lutte et les incidents de la noce du grand-oncle de la vieille cousine du village d'en haut, comme si c'était hier et que nous y avions assisté. Quand après une longue absence, nous revenons au pays, nous prenons bien garde de saluer gentiment tout le monde, car nous serions bien embarrassés de savoir où commence la parenté. «Tous les Bretons sont cousins» dit le proverbe, et c'est ma foi vrai. Quand deux Bretons se rencontrent quelque part, leur premier soin est de se demander d'où ils sont, de qui ils sont parents, qui ils connaissent: la règle est absolue et ne souffre aucune dérogation. Il est rare qu'ils ne se découvrent pas au moins un parent commun, dussent-ils

tricher un peu. A défaut de cousin, un camarade fera l'affaire, mais il faut entre eux le lien humain physique pour que la Bretagne soit présente.

Ainsi, tous les Bretons, dont l'esprit de clan s'est conservé dans le cadre des paroisses primitives, se savent et se veulent membre d'une vaste famille qui dépasse les limites du cousinage le plus éloigné. Nos bonnes gens préfèrent des termes familiaux, là où les Français disent Monsieur, les Anglais Sir et les Allemands Herr Doctor.(1) Dans le pays du bon Santig Du, une femme âgée dit «Mon fils» (Ma mab) à un jeune homme, «Ma fille» (Ma merc'h) à une jeune fille, elle dit «Frère» (Breur) à un homme de son âge, qui lui répond «Sœur» (C'hoar). Nous ne disons jamais autre chose que «Tante» (Moereb) ou «Grand-Mère» (Mamm-goz) aux femmes âgées ou très âgées. Toute la France connaît l'étendue de notre sentiment familial, et pour désigner des parentés éloignées ou fantaisistes, elle dit «cousin» ou «oncle à la mode de Bretagne».

L'étude de notre ancienne littérature renforce notre sentiment particulier de la communauté nationale. Nos héros ne sont pas des personnages fabuleux, d'une essence supérieure, ils sont de notre sang, et vivent la vie de tout le monde. Le vieux barde dit avec fierté de son seigneur: «Le sang rouge d'un Breton coulait dans ses veines», et le souverain est bon parce qu'il «a sucé le lait d'une Bretonne». Notre premier poète d'inspiration moderne, Britton, ne fit que continuer une longue tradition populaire, quand à l'aube du mouvement breton, il y a cent ans, il exalta «la race» des Bretons. Après lui, pendant tout le XIX^e siècle, des centaines de rimeurs obscurs et de bardes en renom chanteront les vertus du sang breton (Gwad) et de la Race bretonne (Gouenn), parfois celle du Peuple breton (Pobl), jamais celle de la «nation» bretonne, terme étranger sans équivalent ni résonance populaires. Il semble donc bien que, depuis les brumes glacées du Strat Clut, depuis les clans Cornubiens ou Brigantiques, depuis les Plous d'Armorique jusqu'à La Villemarqué, jusqu'à nous-même, jusqu'à Stur, la nationalité bretonne soit inconcevable sans le lien biologique national. N'est-il pas difficile à un Breton, même non averti, de se représenter comme un compatriote, un homme, quels que soient sa naissance, ses mérites, sa résidence, ses liens de famille, s'il ne peut justifier au moins d'un ascendant breton? Un grand-père ou une grand-mère de la race suffira à l'extrême rigueur, si par ailleurs l'homme inspire confiance, mais qu'il prenne garde

(1). — Voir plus loin l'écho « Famille celtique ».

à la première défaillance de s'entendre rappeler sans indulgence qu'il n'est Breton que d'adoption ! Il faut être Français pour reconnaître un compatriote dans un mulâtre, — voyez les Dumas, — ou dire sans rire d'une danseuse de couleur qu'elle est une vraie Parisienne.

L'idée de la communauté de sang est donc à la base de la Bretagne. La nécessité ou s'est trouvé le mouvement breton de se donner une doctrine et des buts politiques a mis pendant quelques années dans l'ombre ce racisme breton de toujours ; il est dans l'ordre qu'on y revienne. Le Breton est un peuple-famille, un de substance et divisé dans les individus comme toutes les familles, mais elle n'est que cela. Vouloir se la représenter comme une construction politique à la française, ou comme une société contractuelle dans le style juridique latin, équivaudrait à se détacher d'elle et à perdre l'inspiration qu'elle nous offre (2).

Ce racisme qui émane de la tradition bretonne est assez différent de ce que la grande presse française a coutume d'appeler racisme. Il ne s'agit pas ici d'une doctrine d'Etat ou d'une pseudo-religion, mais de la « reconnaissance d'une valeur et d'un fait » par l'ensemble du peuple breton. Ce racisme rudimentaire ou spontané — qu'on l'appelle comme on voudra, mais un qualificatif est nécessaire pour éviter les confusions — constitue par rapport à une éventuelle philosophie raciste, un terrain favorable, mais il ne s'identifie pas avec elle. S'il est à prendre en considération par l'Etat national, il ne conduit pas forcément à lui ; il est par défi-

(2). — « ..On ne peut pas devenir Breton par adhésion à une culture, il n'y en a pas encore. On ne peut le devenir que par lente initiation à une manière d'être humaine, et à la condition indispensable que le sang parle. Est Français qui veut ; est Breton qui peut. On n'imagine pas un Juif ou un Nègre nationaliste breton. En France, ces gens-là sont plus brillants Français que nous... Ainsi, le racisme est la phase préparatoire et indispensable du nationalisme. Sans lui, nous ne saurions tabler sur aucune communauté nationale tangible. Si nous ne tenons pas compte des Bretons évolués, qui sont au dessus de la Bretagne, nous devons convenir que le ciment de la Bretagne n'est pour encore, ni sa langue que plus de la moitié des Bretons ne pratique pas, ni une culture qui n'est pas encore exprimée, ni une civilisation matérielle, tant il est vrai que depuis des siècles nous n'avons rien créé dans ce domaine. Notre liant, c'est notre conscience de former une immense famille, notre sentiment d'être tous cousins. La Bretagne ne se réalise en tant que communauté nationale que dans les rédactions sensibles des Bretons. Son unité vient du sang, en attendant que la volonté y ait la moindre part... » — D'après « Ethique Nationale », Breiz Atao, 5 novembre 1933.

inition particulariste et local. Il est breton ; il peut être bas-breton, voir même léonard ou malouin. Nos Bigoudens pratiquent un racisme de canton. Les Cancalais et les Douarnenistes qui répugnent d'épouser des « terriennes » ou des « paysannes » donnent dans un racisme de paroisse et de métier. Le racisme populaire est normand, lorrain, auvergnat : il n'est pas français. Il est silésien, rhénan, souabe, alémanique ou néerlandais, il n'est pas allemand ; il est encore moins pangermanique. Il signifie une chose à Lübeck et une autre à Salzburg. Il exalte des ressemblances, mais aussi des différences. Il s'affirme dans la variété des sensibilités, des arts, des modes de vie. C'est du racisme ici, que de ménager les susceptibilités personnelles et de fonder sur les facultés d'imagination et sur l'initiative individuelle. Là, c'est aussi du racisme que de cultiver l'esprit d'association et de discipline. Notre racisme nous commande de rester Bretons, de chérir nos traits de caractère essentiellement celtiques. Il nous pousse dans les bras de nos frères et de nos parents de race, mais en même temps il nous commande de nous concentrer sur nous-même et de nous défendre des influences étrangères. C'est être raciste breton que de sentir profondément les liens millénaires qui nous unissent aux Germains. C'est être raciste breton que de s'éloigner de ce qu'il y a pour nous de déséquilibré et de trouble dans le germanisme, de primitif et de choquant chez certains Allemands.

QUESTION DE MOTS

Il semble, après ce que nous avons vu, que l'expression « race » bretonne, qui est le stricte équivalent de « famille » bretonne, ne devrait rencontrer aucune opposition, si malheureusement, en français, les mots race et racisme n'étaient pas de nature à créer de graves malentendus. Quand, plus haut, nous avons étudié la question en breton, nous avons précisé, en conformité avec le génie de notre langue et nos habitudes de pensée, une terminologie qui sélectionne des notions différentes et précieuses.

Nous avons reconnu la race considérée dans les qualités qui se transmettent biologiquement, *Gwad* exprimant plus l'idée d'instinct racial que celle de caractéristiques raciales ; aucune traduction française n'est possible, il faudrait un terme qui exprime à la fois *race spirituelle* et *famille biologique*. Peut-être pourrait-on dire, assez lourdement, « génie du sang » ou « vertu du sang ». Nous nous sommes arrêtés ensuite au mot *Gouenn*, qui exprime la réalité

physique et morale de la race, le « type » breton sous tous ses aspects, mais sans insister sur les caractéristiques extérieures qui n'ont jamais eu en Bretagne la même importance symbolique que dans les pays germaniques. Des Bretons pur-sangs, de types physiques très différents, sont autant les uns que les autres membres de la « Gouenn ». En français, les mots « race sociale » ou « race historique » rendent très approximativement et très platement l'idée. Enfin, pour classer les gens uniquement d'après l'aspect de leur figure et de leur anatomie, nous avons proposé *Rumm-tud*, c'est-à-dire « race anthropologique », et *stumm-korf*, c'est-à-dire « type physique ». La langue bretonne ne connaîtra donc sans doute pas, en matière de racisme, les confusions grossières qui rendent presque impossible tout examen du sujet en français, sans prendre un luxe assez vain de précautions verbales. Nous aurons cependant cet avantage ici, en parlant français, que les mots bretons et les notions qu'ils gouvernent habitent notre cerveau ; ils nous maintiendront dans le droit chemin.

LES RACES ANTHROPOLOGIQUES

Les habitudes intellectuelles du matérialisme rendent encore difficile à beaucoup de personnes la compréhension de l'idée celtique de la race. Pour elles « race » veut dire « type physique » et ne veut dire que cela. Les ethnologues, formés à l'étude des espèces animales, sont responsables de cette manière de voir. Mis en face de la variété des types humains à travers le monde, ils ont cherché à établir des classements d'après les divers aspects du corps, comme on avait auparavant fait pour les animaux, d'après les organes et les fonctions. Ils se sont servis du mot race pour distinguer les différentes couleurs de peau et les formes de têtes variées que l'on rencontre dans les deux continents(3).

(3). — On peut juger de la valeur de ces classements d'après leur peu de stabilité. On avait d'abord identifié quatre races : blanche, noire, jaune et rouge. Mais on s'est bientôt aperçu que les Rouges n'étaient pas des rouges, mais des Asiates, et qu'une très large partie de l'humanité, représentée notamment par les Malais et les Polynésiens, n'étaient ni des noirs, ni des jaunes ; pour eux, on a donc après coup inventé la « race brune », qui n'explique rien. Il n'est pas exagéré de dire que la moitié de l'humanité échappe à la classification systématique et que dans ce domaine, on en est toujours aux hypothèses et au provisoire.

Ils ne se sont jamais souciés des âmes ni des valeurs spirituelles sans lesquelles aucun groupement humain ne se crée ni ne se maintient. Les races qu'ils ont déterminées ne représentent exactement rien, si ce n'est la conformité à un type physique idéal abstrait, établi arbitrairement d'après les caractéristiques moyennes fournies par un choix occasionnel d'individus, c'est-à-dire la taille, la couleur de la peau, des yeux et des cheveux, la forme de la tête, l'angle facial et quelques autres caractéristiques secondaires. Aucune identification n'est possible entre les races qu'ils ont ainsi décrites et les peuples que nous connaissons. Personne ne sait si ces prétendues « races » ont jamais existé en tant que peuples ayant une vie commune quelconque. Que représentent les « Alpains » qu'on trouve dans toutes les régions montagneuses de l'Europe, qui suivant la longitude parlent Roumain ou Tchèque, Allemand ou Italien, Français ou bien Breton ? Quelle unité peut-on reconnaître aux « Dinariques » qui comprennent les habitants des Cévennes, du Tyrol et de la Serbie ? Et nos voisins Vendéens qui sont classés « Méditerranéens », sont-ils les frères des Calabrais et des Monégasques ?

Quand on jette les yeux sur une carte ethnographique de l'Europe, on constate que si les races anthropologiques ont jamais existé à l'origine, elles se retrouvent extrêmement mêlées aujourd'hui. Que ce soit sous le rapport de la taille ou sous celui des cheveux, il est rare de découvrir une large tache de même coloris indiquant une unité, même relative, dans toute une province et à plus forte raison dans tout un Etat. Les entrecroisements, les bigarrures sont extrêmes et poussés jusque dans le détail des cantons et des communes. Tout ce qu'on peut dire c'est que d'une manière très générale on est plus grand et plus blond en montant vers le nord, plus petit et plus brun en descendant vers le sud. Dans certaines régions excentriques, qui représentent peut-être des berceaux ethniques, certains types dominant nettement, c'est le cas du type « nordique » en Scandinavie, en Hollande et dans certaines parties de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Russie, c'est celui du type « méditerranéen » dans les contrées les plus méridionales de l'Europe latine. Mais il y a des régions classées « d'un type », dont 45 % des habitants sont d'un type différent.

On voit donc combien il est faux d'attribuer à chaque pseudo race un génie particulier ; il y a longtemps qu'elles n'existent plus qu'à l'état de *dispositions physiques individuelles* et c'est à proprement parler une énormité que de dire aujourd'hui « les Nordiques », en matière d'anthropo-

logie, comme s'il existait encore un peuple homogène formé de grands blonds à la peau claire et au crâne long. Le type *nordique* existe et c'est très différent. Les peuples du nord réels ont d'autres noms, ce sont les Suédois, les Norvégiens, les Saxons. Beaucoup de leurs éléments sont du type nordique, quelquefois presque tous, mais il y a aussi parmi eux des individus de petite taille et de carnation plus foncée, d'origine préhistorique, ligure, atlantidienne ou mongole, auxquels la science ethnique décernera les noms simples ou composés les plus ingénieux (balto-finnois, alpino-nordiques, etc...) qui ne sont ni moins bons Scandinaves, Allemands ou Anglais, ni moins « racés », ni moins capables que leurs grands diables ou dadais de compatriotes.

Cependant, le fait que les peuples germaniques auteurs des grandes invasions du haut Moyen-âge étaient généralement du type « nordique », leurs admirateurs se sont trouvés naturellement enclins à exalter le type physique des conquérants, par opposition aux « races » plus foncées qu'ils rencontraient au sud et à l'ouest. Aussi bien par préjugé esthétique et patriotique, que par conclusion scientifique erronée, toute une école de sociologues, d'ethnologues et d'historiens a identifié le type physique nordique avec la famille des peuples germaniques et a cru à l'existence d'une race (Gouenn) nordique, *synonyme de germanique*. C'est contre ces interprétations, particulièrement en honneur dans la génération de l'empereur Guillaume II, que nous devons le plus vivement nous élever.

RACISME & GERMANISME

Un hobereau normand, né en Bretagne, à Redon, le comte de Gobineau, est sans doute à l'origine des doctrines racistes germaniques. Il part d'une conviction à priori, la supériorité des Aryans, accompagnée selon les besoins de l'hypothèse par des démonstrations historiques (la méthode dialectique est bien de chez nous et nous laissons M. Maurras la considérer avec dédain). Les premiers Celtes et les Germains auraient appartenu à une race, dite des Aryans, présentant le type nordique, qui s'est répandue dans toute l'Europe et jusqu'aux Indes. La civilisation leur devrait tout ce qu'elle véhicule de grand et de fort. Il explique la croissance et le déclin des Etats par l'intervention, le dosage, la disparition ou le métissage de l'élément Aryan. Gobineau, en somme, inaugure l'interprétation raciste de l'histoire, ce qui n'est pas un mince mérite.

On trouve dans son principal ouvrage : « Essai sur l'inégalité des races humaines » beaucoup de choses excellentes et les Celtes ont à tirer profit des jugements sévères qu'il porte sur leurs erreurs. Malheureusement, Gobineau, qui n'était qu'un historien, a été continué par des disciples qui ont dépassé sa pensée et ont parfois abouti à des conclusions que nous pouvons difficilement admettre. Son système, chez l'Anglais germanisé Houston Chamberlain, est devenu la profession de foi d'un pangermanisme agressif. En France, il a dégénéré en une douce anglomanie, dont « D'où vient la supériorité des Anglo-Saxons », de Démolins, reste un témoin curieux. Dans l'Allemagne d'après-guerre, il a engendré une immense littérature de propagande et d'opportunité politique, dont le moins qu'on puisse dire est que son intérêt ne dépasse guère les limites du Reich, malgré toute la publicité faite au « Mythe » de M. Rosenberg.

Pour nous qui croyons fermement à l'existence d'une super-race nordique (Pennouenn Sterennek) dont les Celtes et les Germains sont deux rameaux *distincts et d'égale valeur*, la prétention de certains racistes allemands de confisquer la supériorité nordique au bénéfice de leur peuple est tout à fait inadmissible. Il faut bien qu'on sache que sous notre plume, à aucun moment l'idée nordique ne vise à introduire une pareille erreur, à proférer à l'égard des Celtes un pareil blasphème.

Plus admissible, quand il est dégagé de parti-pris politique, est l'engouement de nombreux savants, parfois remarquables, pour le type physique nordique dont l'élégance et la séduction sont indéniables. Il existe aujourd'hui en Allemagne toute une science officielle, épaulée par l'Etat, qui a pour but la détection, la préservation et le pullulement des grands blonds et des grandes blondes dolicoéphales, dont les caractéristiques ethniques minutieusement étudiées, précisent la pureté comme s'il s'agissait d'une race d'animaux de prix. Entraînés par le parti-pris, des doctrinaires professent que les meilleurs Allemands sont les Bas-Saxons et il suffit à leurs yeux d'être né dans le Schleswig pour mériter toutes les prédilections.

On voit combien ce fétichisme d'un type physique peut avoir de sommaire et d'insuffisant, d'un point de vue national éclairé. Si le racisme n'était que cela, il n'aurait pas beaucoup de sens, même en Allemagne, où les communistes, internationalistes et pacifistes du type élu, remplissent les camps de concentration (4). Ses conceptions zoologiques conduisent à des situations absurdes. Combien parmi les protagonistes du nordisme officiel ont eux-mêmes

le type supérieur ? Il est bien inutile de citer des noms, tant la photographie suffit à fournir tous les exemples désirables. N'est-il pas frappant, d'ailleurs, de constater que le racisme allemand, sans en exclure les errements, s'est surtout développé en Bavière, dont les habitants à « tête carrée » n'ont rien de commun avec les purs « nordiques » de Hambourg ? et qu'il recrute ses adeptes les plus fervents dans des régions frontalières où abondent les types slaves ou occidentaux ?

Ceci montre bien que l'identification fortuite d'un type physique avec le génie national qui s'est produite en Allemagne dans certaines sphères, est aussi erronée qu'arbitraire si elle est prise au pied de la lettre. Il est même peu probable que, devant la contradiction des faits, la science officielle à laquelle elle a donné naissance, ne subisse d'importantes rectifications. Le germanisme a infiniment plus à attendre de certains « Alpains » de Rhénanie et de certains « Dinariques » de Souabe, que des parfaits « Nordiques » du Danemark, le dernier carré francisant et latinisant du Nord.

LA RACE BRETONNE

La vérité est plus nuancée que ne le laissent supposer les théories des racistes simplistes. Les Celtes et les Germains anciens, en se répandant vers l'Ouest et le Sud, ont soumis et assimilé des populations de types différents, dans des proportions variables, mais si intimement, qu'au bout de dix ou vingt siècles, après l'action de milieux géographiques nouveaux, il est aujourd'hui impossible sinon puéril de vouloir dissocier, au sein des peuples que ces fusions ont formés, les « purs » des « impurs ». D'autant plus qu'à l'époque la plus reculée, on trouvait déjà parmi les « Nordiques » des individus qui ne l'étaient pas. Les légendes celtiques et germaniques ont des héros « noirs » à côté des héros blonds, elles opposent des clans d'hommes « noirs » à des clans d'hommes ordinaires, c'est-à-dire blonds, et l'on rencontre toujours au fond des pays scandinaves comme en Ecosse, terres « nordiques » s'il en est, de très anciennes populations de types plus ou moins foncés et non conformes au pedigree officiel.

(4). — Parmi les écrivains allemands émigrés, qui se signalent par leurs opinions prolétariennes avancées, on peut citer de purs nordiques comme Ludwig Renn, auteur de « Quatre de l'Infanterie ».

En partant des critères matériels, on n'arrive à rien de solide. (N'y-a-t'il pas des blonds parmi les Berbères d'Afrique !) Plus importants que les traits du visage ou la dimension sous la toise, sont les traits de l'âme et les aptitudes générales du peuple. *Le génie nordique* (Stummspered ar Sterenn) a été reçu en héritage par certains peuples qui l'ont gardé, qui en ont fait leur substance spirituelle, qui ont modelé d'après lui leur existence, alors que d'autres peuples l'ont abandonné ou trahi. La langue bretonne permet cette précieuse distinction entre le type anatomique dit nordique (nordek), conception matérialiste, et l'âme nordique (sterennek) transmise biologiquement au sein des deux races celtique et germanique héritières du nordisme (Gouennou sterennek) (6).

En Bretagne, les premiers habitants connue de l'Armorique étaient des Celtes apparentés aux Belges, sinon Belges eux-mêmes, c'est-à-dire des hommes de type nordique. Ils avaient sans doute trouvé sur place une population préhistorique d'un type différent, qu'on baptise hâtivement « alpin », quoique des auteurs autorisés comme H. Wirth, la désigne comme une race particulière, les « Tuata », claire d'yeux, blanche de peau et par conséquent distincte des vrais Alpains dont elle se serait rapprochée seulement par la petite taille et la brachycéphalie. Quoiqu'il en soit, au moment de la conquête romaine, l'unité de la population armoricaine était chose faite sous le signe du celtisme, et grâce à la suprématie de l'élément celtique nordique. La romanisation, très superficielle, n'avait apporté aucun changement démographique appréciable au moment des raids germaniques du bas-empire qui désolèrent l'Armorique, raréfièrent sa population, mais en tout cas ne purent avoir de mauvais résultats du point de vue anthropologique strict. Reste à déterminer quel pouvait être le type des Bretons insulaires qui du V^e au VII^e siècle vinrent en masse repeupler l'Armorique, lui donner sa langue et sa cons-

(5). — Les anthropologistes ont jusqu'ici déterminé les races d'après les critères les plus instables. Ils n'ont pas encore tenu compte des groupes sanguins que révèle l'analyse du sang. Seul le sang ne varie pas, de la naissance à la mort, et d'une génération à l'autre. La transfusion d'un sang du groupe B à un malade du groupe O est dangereuse, sinon mortelle. Pendant la guerre, les frères Hirtzfeld ont fait à Salonique le premier essai de classement d'après le sang. Parmi les résultats obtenus paraissant les plus sûrs, ils ont trouvé que les Berbères étaient du groupe O, les Alsaciens du groupe A, les Polonais du groupe B. On imagine les lumières nouvelles que cette méthode peut apporter pour l'identification des races.

science nationale. Pour le savoir, il suffit de jeter un regard sur les populations Galloises, Irlandaises et Celtes anglicisées de l'Ouest qui fournirent les émigrants. Celles-ci appartiennent en majorité au type nordique cher au Comte de Gobineau avec des caractéristiques propres aux Celtes insulaires, comme le dessin plus expressif du visage. Il résulte de ces faits, sujets évidemment à des variations d'interprétation, mais qui cependant sont dans l'ensemble, admis par les érudits, que le peuple breton moderne, qui depuis le VIII^e siècle n'a subi aucune infusion appréciable de sang étranger (7), est en majorité d'origine authentiquement nordique (nordek). Il est de toute manière incontestable que *c'est à l'élément de dominante anthropologique nordique, que notre peuple doit sa physionomie et son caractère national.*

Mais il s'est passé en Bretagne un phénomène particulier, sur lequel la science a fait la lumière et qui doit être l'un des principaux sujets de l'étude du racisme breton. Le type physique nordique ne s'est pas maintenu dans sa forme originelle. L'ossature s'est modifiée, la taille a fortement diminué, le crâne s'est arrondi, les cheveux ont pris une teinte plus foncée. Si bien, qu'au premier abord, surtout si l'on vient des pays du Nord, les Bretons font en général l'effet d'appartenir à un autre type. Il s'est passé pour les hommes la même chose que pour les animaux, dont toutes les espèces en Bretagne acquièrent une petite taille. De même que sous l'effet de la nourriture, du climat et des agents physico-chimiques de toutes sortes, le cheval percheron perd chez nous sa taille et son poids en deux générations, les Nordiques sur notre sol granitique *pauvre en calcaire*, ont perdu leur stature et se sont adaptés au

(7). — Les Normands qui ravagèrent le pays au X^e siècle et y laissèrent de la graine étaient ce qu'on fait de mieux comme « nordiques ». Au cours du Moyen-âge, les troupes de mercenaires qui sillonnèrent la Bretagne, qu'ils fussent anglais, allemands, espagnols, français, flamands, suisses, n'eurent pas une influence plus forte chez nous que dans n'importe quel autre pays soumis aux mêmes avatars. Les Juifs, toujours rares, furent expulsés au XIV^e siècle. Depuis, les quelques groupes isolés d'Irlandais, Normands, Français, Acadiens ou Hollandais qui vinrent s'établir chez nous, furent rapidement absorbés, il n'en reste rien. Les seuls Bretons qui aient vraiment mélangé leur sang dans des proportions inquiétantes avec l'étranger sont les Emigrés, très nombreux depuis 50 ans, qui presque tous font des mariages regrettables. Heureusement pour notre pays que ces émigrés, assimilés le plus souvent dès la seconde génération, ne reviennent presque jamais en Bretagne.

milieu physique. Les yeux, la peau, moins sensibles aux changements rapides, sont restés en revanche le plus souvent clairs. Sur la côte, où les engrais marins apportent au sol l'élément calcique manquant, la taille est plus élevée et le type plus clair que dans l'Argoat. Au marché de Landerneau, par exemple, il est instructif de comparer les gens du plateau maritime venus du nord et de l'est du Léon, avec ceux qui descendent de la montagne d'Arrez qu'on reconnaît très bien grâce aux coiffes des femmes. Les traits de physionomie sont les mêmes et accusent l'unité de la race, mais les premiers sont d'une taille bien plus élevée que les seconds (8).

Pourtant, le type Breton originel, selon une loi connue, réapparaît chez les enfants qui montrent les signes évidents du celtisme ancien : yeux gris, bleus ou verts, cheveux blonds-paille, taches de rousseur indiquant l'acclimatation plus ou moins heureuse d'une peau blanche aux effets du climat.

Ainsi, quoique les Bretons de grande taille soient assez rares, est-il tout à fait erroné de nous compter comme une race brune. La plupart des Bretons ne sont noirs ni d'yeux, ni de cheveux, ce sont d'*anciens blonds*, dont ils conservent les yeux et le teint. Le type nordique d'autrefois est devenu sur notre sol le *type nordique breton* (Stumm-korf nordek Breiz), différent du type scandinave, mais aussi caractérisé et d'une origine aussi noble.

C'est ce phénomène d'adaptation au milieu géographique qu'après Gobineau, le savant allemand Günther, appelle « dénordisation ». Encore une fois, attention au mot ! S'il est fait allusion au type, nous avons déjà de la peine à l'admettre, mais s'il est fait allusion au sang (Gwad) et à la « nordicité » (Sterennegez) nous ne sommes pas du tout d'accord (9). En ce qui nous concerne, le génie celtique s'est transmis biologiquement, mais il existe des peuples étrangers par l'origine à la super-race nordique (pennouenn

(8). — Autrefois, au conseil de révision du canton de Hédé (pays de Rennes) les conscrits se livraient à des concours de force, comme le tirer-à-la-corde. Les vainqueurs étaient régulièrement des villages de Saint-Symphorien ou Bazouges. Les conscrits les plus chétifs étaient toujours ceux de Guipel. Cette différence tenait à la richesse du sol. Saint-Symphorien et Bazouges étaient des terres à froment ; Guipel était un pays de landes, aux cultures maigres, où l'on défrichait encore, la vie y était misérable et la race s'en ressentait. Vers Dingé aussi, la forêt de Tanhouarn, Québriac, terroirs désavantagés, les beaux hommes étaient rares. — On peut faire ces constatations partout en Bretagne.

sterennek), donc ni celtes ni germains, qui ont été englobés dans le cercle du nordisme et au cours des siècles, sous diverses influences puissantes, sont devenus des vrais Nordiques (Sterenniz), quoiqu'ils continuent à parler des langues non-nordiques. Les Finlandais, qui parlent finnois, sont des Nordiques bien plus remarquables que les Anglais dévoyés par l'esprit du business, la culture latine et l'engouement hébraïque, en dépit du fait qu'ils sont « nordek », parlant une langue germanique.

Pour juger du « Sterennisme » d'un peuple, nous ne demandons pas uniquement l'avis du décimètre : il y a des Turcs blonds, qui sont turcs et non point Galates. Nous nous adressons à ces traits de *physionomie* dont les observateurs manquant précisément du sens de la race ne tiennent jamais compte, parce qu'ils sont incapables de les apprécier : le regard et le mouvement des paupières, le port de la tête, les mouvements du visage pendant le discours, les gestes, la démarche, les réflexes, en un mot le type physique vivant, *la race vivante dans l'homme*. Nous pensons que c'est une erreur de considérer l'homme en vie de la même manière qu'un squelette prélevé dans une tombe, et par corollaire de s'en remettre exclusivement à la méthode scientifique pour trancher en matière ethnologique.

Quand il est question de « Gouenn » c'est-à-dire d'unité anthropologique par le sang plus que par le type physique, ce qui est le cas des « Sterenniz » considérés en bloc, et des Bretons en particulier, nous dénonçons même jusqu'à nouvel ordre toute compétence aux ethnologues pour reconnaître les caractéristiques « gouenniques » où le physique et le moral ne font qu'un. Il ne faut pas être ethnologue, mais « gouennelour » pour comprendre que deux Bretons, l'un petit et blond, l'autre grand et brun, l'un dolico-céphale, l'autre médiocéphale ou brachycéphale peuvent au même titre et pour des raisons analogues faire partie de la race (Gouenn) bretonne (10).

(9). — On ne peut parler de dénordisation qu'au sujet des premiers Hellènes et des premiers Romains, qui furent rapidement noyés au milieu d'une population ambiante purement méditerranéenne et souvent négroïde. Ils n'ont laissé absolument aucun souvenir en Grèce, dont les chants populaires, par exemple, ont le même caractère que les mélodées sémitiques. On peut aussi, quoiqu'à un degré bien moindre, parler de dénordisation à propos des Scandinaves eux-mêmes, qui se sont complètement abandonnés aux influences culturelles méditerranéennes et orientales.

(10). — « ...La race bretonne n'est ni un préjugé, ni une

On pourra maintenant apprécier nos raisons de dénier que dans l'ensemble nos compatriotes soient le « contraire de Nordiques » et des « Alpains » : tous les hommes de petite taille et de tête peu allongée ne sont pas forcément des Alpains. Il y a sans doute chez nous, surtout dans certaines régions, — la chanson populaire moque les petits hommes bruns de Cornouaille, — des restes de types très anciens se rattachant à l'époque préhistorique. Il n'est pas impossible qu'on n'y trouve pas encore sporadiquement des traces mongoloïdes. Mais on ne peut pas nier que le peuple breton ait été façonné par des Nordiques et que les descendants des Nordiques (Nordeien) y restent la note la plus caractérisée. D'ailleurs, les Bretons sont de mieux en mieux connus des ethnologues. Les cartes les plus récentes que nous avons eues sous les yeux mettent la Bretagne en très bonne place sous le rapport de la couleur des yeux et de la peau; elles classent même la plus grande partie de notre pays, versant nord et Vannetais, dans l'appartenance nordique (nordek). Il faudra donc abandonner l'idée sacrilège de la Bretagne « alpine », vieille astuce de guerre qui permettait aux géographes de l'Université française de nous confondre avec les Auvergnats, au sein de la race « celtique » de leur invention.

POLITIQUE RACISTE

La reconnaissance d'une race bretonne ne conduit à une politique raciste, c'est-à-dire n'entraîne la transformation du racisme spontané en racisme militant, conscient et doctrinal, que si l'on aime cette race et on désire son relèvement et son épanouissement, que si en outre, on est persuadé de sa *supériorité* et du danger que peut lui faire courir le *métissage* ; on conçoit que, dans ce sens, des Bretons qui s'imaginent que « tous les hommes se valent », que « l'amour n'a pas de patrie » et autres sornettes libérales et françaises, soient anti-racistes. Nous renvoyons volontiers ces Bretons égarés aux dévoyés qui gouvernent la France et qui considèrent comme un idéal démographique que la naturalisation massive de tous les métèques de frai-

affaire de mensuration anthropologique... Elle réside dans les affinités affectives et sentimentales puissantes qui se transmettent bilogiquement, et non dans des réflexes intellectuels qui peuvent s'acquérir par assimilation ». *Stur*, « Bases Idéologiques », N° 1, juillet 1934.

che immigration ou la systématisation des unions coloniales (11). La solution au problème des races par la fusion des Français de la métropole avec les Jaunes d'Indo-Chine, les Arabes d'Algérie et les Noirs du Sénégal, est sans doute conforme à l'idéologie internationaliste en honneur, mais elle va directement à l'encontre de toute espèce d'idée bretonne. Le mélange des sangs, qui est un acte de foi à Paris comme à Moscou, serait un crime contre la Bretagne.

Il est radicalement faux de prétendre que les grandes civilisations, comme les grands hommes sont le produit de mélanges. La fusion de plusieurs sangs n'est supportable que si l'un d'eux conserve la prédominance absolue et continue bien vivante sa tradition nationale propre. Nous ferons un jour la démonstration de cette vérité historique qui sort du cadre du présent article, mais qui est d'une importance capitale pour le sujet.

D'ailleurs, la nature nous enseigne que si les mélanges sont fréquents, ils ont quelque chose d'inférieur et d'ins-

(11). — Nous n'inventons rien, ce sont des jeunes filles métisses qui représentent « l'union » de la France et de ses colonies, à l'Exposition de Paris. Un journaliste parisien, l'ineffable M. de Waleffe, est allé en chercher en Indo-Chine. Le reportage de son voyage a été publié dans *Paris-Midi*, et constitue un document unique de la dépravation française. C'est ainsi qu'à Saïgon, la Chambre de Commerce compte 2000 métis sur 6000 électeurs, mais voilà ! « je vais vous confier la supériorité des métisses sur les blanches : elles ont la peau fraîche en été... ! » Le lecteur commence à être fixé dès Port-Saïd. M. de Waleffe pour le mettre au cœur du problème, ne lui épargne aucune des offres dont il est l'objet à son débarquement : « M'sieur, cartes obscènes ? M'sieur, ti veux poudres cantharides ? Commandeur, ti veux belles femmes ? » A Pondichéry, sujet d'orgueil : alors qu'aux Indes anglaises on livre aux hommes en mariage pour consommation immédiate, des petites filles de dix ans, aux Indes françaises on fait attendre ces messieurs deux ans de plus. Au Tonkin, c'est de l'attendrissement : « Le conseiller Try fait mieux que rechercher les mariages franco-annamites ; il prêche d'exemple : lui-même s'est marié avec une française de Bordeaux, qui était là, blonde aux yeux bleus comme le bleuet dans les blés, et blanche comme une ondine des contes de fée nordiques... » Mais ceci n'est rien à côté de... la grâce chinoise, « suprême fleur à laquelle peut aboutir la plante humaine, la plus voluptueuse incarnation du sex-appeal. Son mélange avec notre sang européen par le canal d'une femme indo-chinoise doit être l'addition d'un whisky à un soda : il devrait nous aristocratiser... Allons voir ça ! » Il n'y a rien à ajouter après l'aveu de cette conception éthilique « d'aristocratie » pour quartier réservé. »

table. La reproduction des hybrides est toujours délicate, souvent impossible, et les types purs réapparaissent invariablement au delà de tous les croisements. (Lois de Mendel). Le sang nègre ou juif peut se manifester au delà de deux générations, et les lois de l'hérédité sont telles qu'on peut trouver par exemple un individu très breton de type et d'âme, dans une famille entièrement française, à l'exception d'une grand-mère ou d'un grand-père.

Nous considérons donc comme très important d'éviter les mélanges en Bretagne et de rechercher systématiquement l'extension du type nordique breton, non pas comme meilleur véhicule d'un génie national, qui est devenu la chose de tous les Bretons, mais comme *symbole du celtisme* et comme *idéal esthétique*.

Nous avons la conscience d'obéir au désir profond de la Création, en recherchant la pureté et l'unité ethniques. Il nous importe peu qu'au nom de la « culture » certains s'élèvent contre notre amour d'une race bretonne purifiée. On n'aime la race que *si on la sent*. Les Suédois aux corps d'albâtre qui s'unissent à des Africaines aux pattes de singe, les grands Hollandais d'un blond céleste qui ramènent des enfants moricauds des Indes Orientales, font la preuve qu'ils n'ont pas le sens de la race. Quand on l'a, on répugne à ces monstruosité bibliques. On se soumet librement à une discipline génésique et conjugale, nécessaire à la santé de la race. On considère que le racisme qui a pour but la préservation de l'essence du peuple est aussi utile que la religion qui veille au salut des âmes individuelles et que l'Etat qui préside à l'administration du bien public.

Nous disposons de moyens puissants pour agir sur l'évolution de notre type physique qui n'est pas uniquement dépendant des facteurs naturels, tels que la nourriture, le climat et le standard de vie. On peut faire évoluer une race humaine vers un type idéal par des mesures d'eugénisme, en refreinant la reproduction des individus dégradés ou indésirables, et en encourageant le pullulement des sujets nobles et sains. Un Etat breton, soucieux de la pureté et de la beauté de la race, déciderait sans doute un certain nombre de mesures, telles que la neutralisation des alcooliques et des dégénérés, la reconstruction des logements insalubres, l'enseignement d'une alimentation rationnelle, la vulgarisation des loisirs éducatifs et fortifiants, l'application des règles de l'hygiène à la vie domestique et publique, la répression sans faiblesse de l'excitation à la débauche et à la vénalité. L'amélioration des conditions générales de vie ont fait gagner six centimètres à la taille

moyenne des Hollandais depuis quarante ans. Le même résultat pourrait être obtenu dans le même laps de temps en Bretagne, par des moyens analogues. On peut s'attendre également à ce que le relèvement spirituel, la fierté nationale qui donnent naturellement à un homme une attitude digne et dégagée, qui développent en lui le désir de posséder un corps robuste et bien pris, agissent dans le sens d'une amélioration du type.

Mais ceci n'est pas tout. Il n'est pas impossible que la volonté ait aussi sa part, dans la reproduction plus fréquente d'un type physique préféré. Le mélange des familles a été tel en Bretagne depuis quatorze siècles qu'il est raisonnable de prétendre que les différents types qu'on rencontre chez nous *sont en puissance* dans chaque Breton. Dès lors, étant donné l'action directe et considérable, de plus en plus admise, des phénomènes psychiques sur les phénomènes physiques, il n'est pas insensé d'imaginer que le parti-pris des couples en faveur d'enfants de type nordique breton ne puisse à la longue avoir pour conséquence une sorte de sélection préliminaire.

Pour toutes ces raisons, nous croyons qu'une politique et qu'une mystique de la race pure sont appelées à obtenir des résultats.

RACISME & NATIONALISME

Nous allons voir maintenant que le Racisme n'est pas une verrue poussée sur le nationalisme breton et qui pourrait sans dommage subir l'ablation chirurgicale, mais qu'il est le résultat normal de l'approfondissement de notre doctrine nationale.

Le nationalisme, en effet, ne vise que la réalisation d'un certain état de fait en fonction du présent. Le racisme vise un *devenir* en fonction du passé, continué dans le présent.

Dans le cas particulier de notre patrie, le nationalisme ne vise qu'à faire reconnaître officiellement un état de faits breton, basé sur la Bretagne actuelle, telle qu'elle est, tandis que le racisme se préoccupe du sens à donner dès aujourd'hui à l'évolution future de la nation bretonne dans la ligne de son passé.

Pourquoi le racisme surprend-il encore quelques-uns des nationalistes bretons, alors qu'il forme une doctrine que la plupart pratiquent déjà instinctivement dans les choses qui touchent à l'essence du peuple ?

Prenons par exemple la langue bretonne. Le nationalisme entend uniquement en faire la langue officielle de l'Etat breton. Mais, aucun d'entre nous ne s'arrête là ; dès aujourd'hui, nous cherchons à expulser la plupart des mots français empruntés depuis le Moyen-Age ; qu'est-ce cela sinon un véritable racisme linguistique ? D'autre part, le vocabulaire Vieux-Breton contient déjà pas mal d'emprunts latins ; cependant, lorsqu'il s'agit de former des mots nouveaux, on le fait de préférence au moyen de racines celtiques ou par emprunt aux autres langues celtiques. Pourquoi, sinon par racisme linguistique ? Nous admettons donc presque tous que les principaux éléments constitutifs du breton moderne (celtique, latin, français) se différencient non seulement du point de vue quantitatif de leurs proportions mathématiques dans le vocabulaire, mais aussi d'un point de vue qualitatif indépendant du précédent. Nous avons un parti-pris favorable pour le celtique, descendant direct du type ancien : nous admettons le latin anciennement emprunté ; nous supportons avec peine le français pénétré en moyen-breton ; nous rejetons systématiquement les emprunts récents et massifs au français, parce qu'ils corrompent la langue sous nos yeux.

Ce parti-pris linguistique aura pour conséquence de receltiser la langue avec le temps, c'est-à-dire de la purifier de plus en plus des emprunts étrangers et de la rapprocher de la voie d'évolution directe du type ancien dont des influences extérieures et antinationales l'avaient détournée.

Voilà le racisme en pleine action dans le domaine linguistique, et tous les partisans de la langue, même ceux qui ne sont pas nationalistes déclarés, l'admettent et l'approuvent. Un autre domaine où le racisme est peu contesté est celui de la « bretonnicité » ; il est professé par les Bretons les moins avertis, il constitue le racisme spontané de base dont nous avons parlé au début de cette étude.

Le nationalisme professe que tous les gens qui se sentent « Bretons de cœur et de volonté » ont droit au titre de Breton : et l'importance quantitative de chaque Breton peut se déterminer à la valeur des services qu'il rend à la nation bretonne. Mais presque aucun d'entre nous ne conteste par exemple que le descendant bretonnant d'ancêtres bretonnants est de la « meilleure qualité » ; que le haut-Breton descendant d'ancêtres jadis bretonnant est, quoiqu'aussi bon et peut-être meilleur Breton qu'un autre par les services qu'il a pu rendre, de moins bonne qualité, et qu'il *doive* s'améliorer en redevenant bretonnant ; que l'Armoricain des Marches, sous les mêmes réserves quantitatives,

est aussi de moins bonne qualité, mais que, étant Celte, il doit lui aussi s'améliorer en devenant bretonnant ; que le Français d'Oïl de l'espèce « Breton d'adoption » est un Breton à surveiller de près et dont la naturalisation est sujette à discussion ; qu'enfin, les Italiens, Sidis, Nègres et Juifs qu'on rencontre de plus en plus et qui même se fixent en Bretagne, ne feront jamais que des Bretons indésirables. Tout comme le racisme linguistique, ce racisme de la « bretonnicité » vise une évolution de l'ensemble vers le descendant direct du type ancien et la provoquera avec le temps.

Le racisme du caractère et le racisme anthropomorphique sont très exactement les applications du racisme aux vertus d'une part, et au type physique d'autre part, de ce qu'est devenu le peuple breton. Celui-ci comprend des caractères et des types physiques divers, dont les proportions quantitatives sont plus ou moins mathématiquement déterminables. Le racisme, dans ces domaines, ne se soucie pas de considérations de nombre : il introduit un *préjugé qualificatif* qui amènera conséquemment — comme nous l'avons vu pour la langue et la citoyenneté — une évolution dans le sens désiré.

En ce qui concerne les caractères, le racisme breton pose un parti-pris admiratif pour les vertus du type originel celte, le héros guerrier tel que les écrivains de l'antiquité nous le décrivent, et tel que nous le retrouvons au cours des âges jusque chez beaucoup de nos contemporains, plus ou moins défigurés par le vernis de l'époque. La bravoure, la fidélité, l'hospitalité, le dévouement aux hommes du sang, l'esprit aventureux et l'amour de la lutte sont donc nos vertus préférées, celles que nous plaçons au-dessus des autres, celles que nous cherchons à développer en nous et autour de nous par notre exemple. Ainsi, nous trouvons Cadoudal d'une qualité supérieure à celle de son contemporain La Rouërie, quoique celui-ci ait travaillé pour la nationalité bretonne et que l'autre ne l'ait pas fait. L'évolution amenée par ce parti-pris produit déjà des effets très sensibles dans certains milieux bretons et il ne viendra à l'esprit de personne de nier que cette évolution ne soit terriblement opportune. Rappelons que les anciens Celtes avaient développé la morale de l'honneur pour obliger religieusement à être braves, même presque malgré eux, ceux d'entre eux qui auraient eu peur de se battre.

Du point de vue anthropologique, pourquoi serions-nous moins racistes que du point de vue linguistique, biologique ou moral ? Tout se tient dans l'homme. Notre racisme

anthropologique c'est encore le même *préjugé favorable* qui s'exerce en faveur de l'idéal esthétique des Celtes anciens. Il ne favorisera pas le mariage de nos meilleurs jeunes hommes avec de « sombres beautés », ni celui de nos meilleures jeunes filles avec de « beaux noirs », et par cette voie de sélection conjugale, il contribuera avec le temps à provoquer notre redressement anthropologique.

En marquant une prédilection pour le type nordique breton, nous n'innovons rien ; dès l'antiquité, les Celtes avaient poussé le snobisme de la blondeur jusqu'à utiliser l'eau de chaux et à inventer un savon décolorant afin de paraître plus blonds encore ; et leurs femmes, pour accuser la blancheur de leur peau, traçaient au pinceau leurs veines en bleu !

RACISME & NORDISME

Notre racisme qui, nous l'avons vu, est presque l'équivalent en tant que doctrine marchante, à l'expression « parti-pris favorable au Celte ancien », se trouve présenter beaucoup de tendances communes avec celles qui se manifestent chez les autres Celtes. Il ne peut avoir pour effet que de nous rapprocher d'eux, et se trouve ainsi servir l'aspiration au panceltisme, aussi vieille que le mouvement breton.

Si nous comparons maintenant notre racisme à celui des peuples continentaux, nous trouvons peu d'analogie entre notre idéal et celui des Magyars, encore moins celui des Roumains ou des Polonais. En revanche, nous sommes frappés de la grande parenté que présente le type « Celte ancien » avec le type « Germain ancien », à l'exclusion de tous les autres. Celtes et Germains ont leur culture barbare différente de celle des mondes méditerranéen et slave ; ils ont formé dans la Haute-antiquité « un vaste Reich commun », selon la forte parole du français Hubert ; ils sont les uns et les autres caractérisés par leur bravoure, leur esprit religieux et militaire ; ils sont généralement grands, blonds, de teint clair ; ils diffèrent certainement, ils différeront surtout de plus en plus, mais assez peu pour que pendant des siècles les géographes anciens — qui pourtant les connaissaient mieux que les universitaires actuels — les aient confondus les uns avec les autres (12). Il s'ensuit

(12). — Cf. *Stur*, N° 9, « Nos deux Bases », par Allbrogat.

que notre idéal « Celtique ancien » et l'idéal « Germanique ancien » sont d'une part si voisins, et surtout d'autre part si différents de tout le reste, qu'on peut affirmer qu'ils constituent deux variantes d'une culture nordique commune, de la Baltique à l'Atlantique (13).

De là résulte qu'un voisinage avec des Germains, qui ont un type idéal si voisin du nôtre, tant du point de vue spirituel que du point de vue esthétique, ne cause pas chez nous de dégât comparable à ceux que nous apportent, sans que notre opinion publique soit le moins du monde alertée, nos Méditerranéens, Arabes, Israélites ou Nègres. Les Juifs, les plus racistes de tous les peuples, déclaraient quelque chose d'analogue dans leurs livres sacrés, au sujet des Egyptiens qui pouvaient être admis « sous leurs tentes », mais non pas les gens de Chanaan voués à l'extermination. N'oublions pas que c'est par le racisme le plus draconien que s'est maintenue la communauté juive. La doctrine raciste a donc des effets utiles pour un peuple et, puisque nous parlons de Juifs, ajoutons qu'il est démontré « qu'elle paie ».

UTILITÉ DU NORDISME

L'idée nordique n'est pas ici une mode : elle nous apparaît après de longues réflexions et bien des expériences, comme l'expression d'une vérité objective. Mais la vérité n'est pas toujours bonne à dire, elle ne l'est que s'il est utile de la faire connaître. C'est la conviction que nous avons de l'utilité que présente le Nordisme pour le peuple breton, qui nous pousse à publier ce que nous disons. Nous trouvons dans la voie nordique des chances de rétablissement pour notre patrie et même d'accroissement que nous n'avons jamais entrevues ailleurs. Dans un avenir qui n'est peut-être plus très éloigné, ce n'est pas une guerre pour le

(13). — Il existe des témoins frappants de l'origine indiscutablement située au nord géographique, de nos ancêtres bretons. La langue bretonne, par exemple, renferme quatre mots différents pour désigner quatre espèces distinctes de traîneaux à neige. Or, en Bretagne où le climat en hiver est très doux, et où la neige est rare et fond de suite, il n'a jamais été fait usage de traîneaux à notre connaissance. Ces mots doivent venir du temps où les Bretons habitaient au nord de l'Europe, Angleterre septentrionale, et auparavant : Allemagne du nord.

pétrole ou le fer qui éclatera, mais une guerre pour le sceptre européen. Des mains aujourd'hui le tiennent encore qui demain le perdront, car une culture meurt dans le chaos et la pourriture et une autre naît dans l'ordre et la force.

Si dans la guerre qui vient, et qui sera celle des cultures, les systèmes de Paris et de Londres, renégats du nordisme dont ils sont en grande partie nés, sombrent ou s'ils en sortent amoindris, nous ne serons pas dans les rangs de leurs défenseurs pour payer avec eux le prix de leur trahison.

CONCLUSION

Depuis que le mouvement breton est sorti de l'ère des velléités et qu'il se soucie de réussir, il ne cesse de souffrir d'une contradiction interne : il tient d'un côté à se tenir éloigné des discussions philosophiques qui seraient susceptibles de semer la division là où il ne peut aboutir à des résultats appréciables que par l'union de tous ; et il éprouve le besoin par ailleurs de faire pressentir aux masses la *Bretagne de demain*, autrement que comme un pays où les voies de communication seront pratiques : parce qu'il faut toucher le cœur et frapper l'imagination pour faire naître l'enthousiasme nécessaire à la victoire. Or, il lui est difficile de faire pressentir la Bretagne de demain sans adhérer à un minimum d'idées générales génératrices d'une société nouvelle. Ne voulant se porter dans aucun des camps du conflit social, il hésite, fait un pas en arrière pour chaque pas en avant et perd un temps précieux.

Le racisme a cet immense avantage sur toutes les doctrines philosophiques qui étaient offertes jusqu'à présent au mouvement breton, d'être acceptable par des hommes d'opinions très variées, des croyants et des incroyants, des révolutionnaires ou des conservateurs. Il n'est que les adversaires résolus ou inconscients de l'idée bretonne qui aient quelque motif de le récuser, nous n'avons aucun compte à tenir de ces gens-là.

Si quelque lecteur doutait encore de la facilité pour tous d'adhérer au racisme, nous précisons à nouveau que notre idéal n'a rien de commun avec la déraison primaire de ceux qui déifient un type physique pour arriver à l'élaboration d'une grotesque religion de baras, ni avec le « racisme de caserne » de ceux pour qui toute la question

se résume à « organiser » la reproduction en série de tous les individus des deux sexes ayant 75 d'indice céphalique et 90 d'indice facial. Réprouver, comme il se doit, ces conceptions tour à tour romantiques ou matérialistes, en tout cas fausses et dangereuses, n'est nullement se prononcer contre le racisme breton que nous avons tenté de définir dans cette revue.

D'aucun se sont étonnés que ce soient des Bretons qui se préoccupent de purisme ethnique, alors que d'autres Celtes certainement plus « nordiques » que nous-mêmes dans l'état du peuple, ne semblent guère s'en tracasser. Il n'y a pas à s'étonner de cela. C'est nous qui commençons ici, parce que nous sommes les plus avancés dans le monde latin, les plus exposés, les plus touchés et les plus instruits du péril. En Allemagne aussi, ce sont les Bavarois pénétrés d'influences méridionales et les Prussiens mêlés aux Slaves, qui ont fourni le principal effort. Les Scandinaves, les Hollandais, purs Germains s'il en est, sont loin de la frontière, et dans leur tranquillité préfèrent jouer avec le feu plutôt que de préparer des seaux d'eau pour l'éteindre. A l'Ouest, les Irlandais qui vivent la tradition héroïque du vieux Nord, ne soupçonnent même pas ce que peut être un monde différent du leur ; en fait d'étrangers ils n'ont jamais vu entrer chez eux que des Danois, des Angles ou des Normands ; ils seront les derniers à comprendre quelle formidable partie se prépare. Qui les connaît peut penser que quand ils auront compris, ils tiendront à mettre les bouchées doubles.

Quant à nous, le fait que le racisme possède déjà dans tout l'Ouest de l'Europe son plus solide bastion en Bretagne, renforce notre confiance dans notre avenir breton. Le sentiment de la race est appelé à régénérer notre société de fond en comble, plus encore par des voies sociales que par des voies mystiques. Une masse, même du plus pur type nordique, reste une masse, dont chaque représentant n'a pas forcément la conscience raciale. On peut être Breton cent pour cent, avoir été « élevé dans le fumier » comme disent certains avec orgueil, à coup de bouillie d'avoine et de pommes ramassées dans les champs, sans avoir l'inspiration et la vocation qui font un raciste. « Il y a ceux qui sont de la race, et ceux qui ont la race ». Les Français aussi le savent bien qui distinguent les gens « racés » du vulgaire. Il y a des Bretons de chair et d'os, mais dont la qualité spirituelle est déficiente : c'est à peine s'ils se sentent bretons. On ne peut rien leur demander sur leur race, on ne peut attendre d'eux ni flamme, ni service. Ils seront prolétaires ou bourgeois, agnostiques

ou cléricaux, ou simplement d'un métier, primeuristes ou bottiers. Rien ne les intéresse en dehors de la sphère de leur famille, de leurs loisirs ou de leur gagne-pain. On dirait que le sens de la race bretonne est un don, aussi particulier que celui du sens musical ou militaire. Des hommes naissent, de sang pur ou de sang mélangé, qui le reçoivent en atavisme. Ils sont prédestinés à défendre la race bretonne. On en découvre partout, dans tous les milieux. Ils se signalent d'eux-mêmes par leur exemple et leur action. Soldats de la race, ils préfigurent l'aristocratie du courage, de l'instinct et de la force de caractère qui, seule, peut donner à un peuple une direction, et sans laquelle son génie perd ses plus hautes expressions.

Olier MORDREL.

P. S. — Je remercie mes amis de l'aide qu'ils m'ont apportée dans la rédaction de cet article, en particulier Allbrogat pour les derniers chapitres. — O M.

FAMILLE CELTIQUE

Le train roule sans se presser vers Derry-City, par une lourde journée d'été. Le compartiment est plein et les voyageurs ont chaud. Je suis assis dans un coin, et je regarde le paysage qui prend de plus en plus de caractère à mesure qu'on rampe vers l'ouest. Dans l'autre coin, à la diagonale, un gros garçon jovial raconte des histoires et s'adresse volontiers à tout le monde avec une chaleureuse simplicité qui est de tous les pays celtiques. Je souris à l'une de ses réflexions sournoisement anti-anglaise, et qui d'ailleurs rencontre la sympathie générale de cette wagnonnée ulstérienne. Il s'en aperçoit et son visage s'illumine. Il met ses deux mains sur ses genoux et m'interpellant à travers tout le coupé :

— « You are a Gael, ain't you ? »

— « Sure I am ».

— « All right ! continue le gars rassénéralé. My name is John, what's your name ? ».

Au moment où je répondais « Oliver », le train entrainait dans une petite gare, et s'arrêtait comme par un fait exprès devant un bar largement ouvert sur le quai. Alors, l'Irlandais se levant et m'entraînant par le bras, avec une autorité ne souffrant aucune réplique :

— « Well, Oliver, 'have a drink ? Come on with me ! »

Il en eut pour trois « bobs », sans que je puisse seulement faire le signe de porter la main à ma poche.

OLIER.

TRIBUNE LIBRE

RACISME ET CATHOLICISME

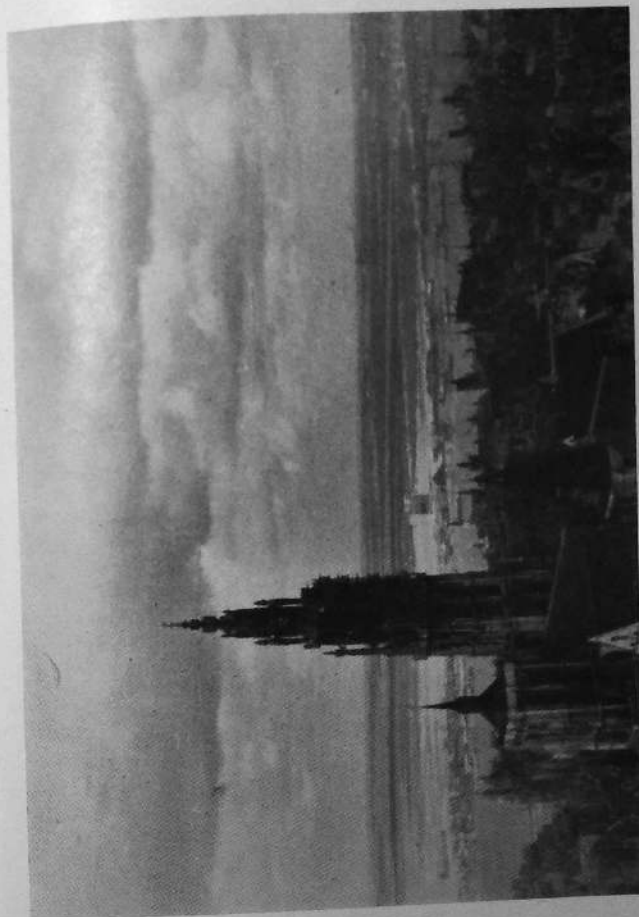
Nous recevons d'un de nos lecteurs, catholique averti, la lettre suivante qui, dans les circonstances présentes, interressera tous ceux dont l'attention a été attirée sur les rapports des doctrines nationales et des églises. Notre correspondant comprendra que, dans un désir d'apaisement, nous avons éliminé de sa lettre ses répliques les plus rudes à une récente polémique, à laquelle il est fait allusion par ailleurs.

Monsieur le Directeur,

Chacun sait combien hospitalière est votre *Tribune libre*. Aussi, bien que je n'aie aucun titre à me faire entendre de vos lecteurs, me permettez-vous sans doute d'exprimer mon sentiment sur certaines critiques dont a été récemment l'objet votre revue...

...Ce n'est pas tout de proclamer que l'on se refuse, éventuellement, à « marcher » dans la coalition militaire que nos voisins de l'Est préparent sur le Rhin, contre leur « ennemi héréditaire ». Il est pour le moins inopportun de

64



LA PIERRE
QUI
MONTE,
HAUTE ET VERDIE,
A DÉCHIRER
LES
FLOTS DU CIEL...
(Antwerpen)

se laisser embrigader dans la croisade idéologique qui doit créer le « climat » propre à favoriser le conflit, et dont les animateurs sont les Juifs et bolchevisants de tout poil, grassement financés par les *banksters* de l'économie démolibérale.

Il est déjà assez surprenant de voir les Catholiques français, dont la clairvoyance politique est connue, adopter avec entrain les slogans staliniens. Au moins, ont-ils l'excuse d'un sentiment national rendu d'une sensibilité malade par la puissance croissante de l'adversaire d'hier.

Quelle excuse ont des nationalistes bretons à leur emboîter le pas ? On croit rêver quand on en voit quelques uns, — j'espère qu'ils sont infiniment peu nombreux, — présenter le racisme breton comme la doctrine de Ludendorff ou, simplement, de... Rosenberg, et donc incompatible, de sa nature avec le Christianisme, plus spécialement avec la religion catholique. Ils ont du, pour atteindre leur but, faire appel à des roueries de plume dignes de la meilleure tradition universitaire française. Est-ce ainsi que nous donnerons aux étrangers une idée de la loyauté bretonne, et de la mentalité « héroïco-chevaleresque » des Celtes ?

Quand à nous, il nous paraît plus indiqué de nous reporter à un document qu'aucun catholique ne récusera, à l'Encyclique du 14 mars 1937, relative aux affaires religieuses d'Allemagne.

Le Pape, d'une part, y proteste contre ce qu'il appelle les violations par le Reich du Concordat conclu avec le Vatican ; d'autre part, il y condamne, à la fois, et les fantaisies des prétendues religions néo-païennes à la Ludendorff, à la Reventlow, à la Hauer — qui ont eu du reste, en maintes occasions, à subir les foudres de la police du Reich, autrement gênantes pour leur activité ! — et les interprétations plus ou moins mythiques que l'esprit compliqué de certains Baltes fait subir aux réalités du sol et du sang. Mais cela n'est pas du racisme, *c'est du paganisme*, plus ou moins heureusement exprimé, soit dit en passant.

On n'aperçoit pas en quoi la lutte qui met aux prises en Allemagne l'Eglise et l'Etat, et sur laquelle nous n'avons même pas ici à essayer de nous former une opinion, pourrait bien influencer le jugement à porter sur la doctrine raciste exprimée dans les organes bretons ! Le racisme, en tant que *weltanschauung*, vision du monde culturelle, sociale et politique, aussi bien qu'en tant que théorie scientifique, n'a rien à voir avec les contingences des vicissitudes diplomatiques ou administratives, ni même avec les applications pratiques que peut en faire un Etat.

Il est aussi sot, ou aussi perfide, d'affecter de confondre le système philosophique du racisme, lequel propose une organisation de la vie susceptible de s'accommoder de toutes les religions, de toutes les confessions — comme, du reste, de toutes les incroyances et de tous les agnosticismes — avec les fantaisies idéologiques qui prétendent donner une valeur religieuse à des éléments, quels qu'ils soient, de l'ordre naturel et humain.

Le Pape, certes, est loin de commettre de telles confusions. Sa parole sanctionne, au contraire, et de façon solennelle, les principes de l'authentique racisme, dont personne ne peut nous empêcher de nous inspirer pour construire la Cité que nous rêvons.

S'ils lisaient l'Ecyclique *Mit Brennender Sorge* — mais la liront-ils jamais ? — les adversaires imprévus de *Stur* y trouveraient la plus explicite confirmation, la plus éclatante justification qui ait jamais été faite du racisme, qu'ils font semblant d'exéquer.

Mettez-leur donc sous les yeux ces quelques lignes de Pie XI :

« La race, le peuple... valeurs fondamentales de la communauté humaine, choses qui tiennent dans l'ordre terrestre une place nécessaire et honorable... »

Peut-on souhaiter camouflet plus retentissant appliqué à la face des Catholiques dévoyés, des *heimatlos* et des *déracinés* de tout acabit ? Les contempteurs du racisme qui, d'ordinaire, ne maudissent tant la race que parce qu'ils sont incertains de la leur, sont au moins aussi réprouvés par les anathèmes pontificaux que peuvent l'être les adorateurs de Wotan, des corbeaux d'Odin et du marteau de Thor — à qui c'est faire beaucoup d'honneur que de les prendre au sérieux à ce point.

Le Souverain Pontife continue :

« Sous la coupole de l'Eglise qui, comme le firmament, recouvre la terre entière, il y a une patrie pour tous les peuples et toutes les langues, il y a place pour le développement de toutes les qualités particulières, de tous les avantages, de toutes les tâches et vocations concédés par le Dieu créateur et Sauveur tant aux individus qu'aux communautés ethniques. Le cœur maternel de l'Eglise est assez grand et assez large pour voir, dans l'épanouissement voulu de Dieu de ces caractères et de ces dons propres à chacun, la richesse de la variété plus que le péril des divergences. Elle se réjouit des supériorités spirituelles des individus et des peuples. Elle voit, avec une joie et une fierté toutes maternelles, dans les succès remportés par

eux, des fruits d'éducation et de progrès qu'Elle bénit et encourage... »

« Nul ne songe, certes à barrer la route qui doit conduire la jeunesse allemande à la constitution d'une vraie communauté ethnique, dans le noble amour de la liberté, l'inviolable fidélité à la patrie... »

Hé, hé ! Si la jeunesse de chez nous pouvait réaliser l'idéal que « la plus haute autorité spirituelle du monde » propose à la jeunesse de ce grand pays, ce ne serait pas si mal !..

Faut-il, pour éclairer la religion de vos contradicteurs par trop improvisés, le témoignage d'une personnalité allemande qui paraisse susceptible de porter sur la condition religieuse de son pays un jugement autorisé, soumettez-leur ces extraits d'un sermon : *Christianisme et Germanisme*, prononcé par le Cardinal Faulhaber en l'église Saint-Michel de Munich le 31 décembre 1933 :

« Ma conviction est que la défense du christianisme se confond avec la défense du germanisme... Race et christianisme ne constituent pas des oppositions, mais des ordres différents. La race est d'ordre naturel, le christianisme est révélation et par conséquent d'ordre surnaturel... Du point de vue de l'Eglise, il n'y a aucune objection à faire aux recherches raciales conduites objectivement non plus qu'à la culture de la race. Il n'y a aucune objection à faire au désir et au souci de maintenir les particularités ethniques d'une nation aussi pures que possible de toute altération et d'approfondir le sens de la communauté du sang. »

Il existe donc un *racisme catholique* et ce serait se montrer parfaitement ridicule que de vouloir passer pour plus catholiques que le Pape, et de prétendre être meilleurs défenseurs du catholicisme... en Allemagne que le Cardinal Faulhaber !

Les attaques inconsidérées qu'on lance contre le racisme au nom — paraît-il ! — de l'orthodoxie catholique ne sont peut-être qu'une manœuvre, et ne croit-on pas un mot de ce qu'on écrit ? De la part de croyants qui ainsi n'hésiteraient pas à prostituer leur foi en la mettant au service de leurs petites intrigues personnelles, le procédé serait odieux et, du seul point de vue religieux, il condamnerait ceux qui se permettraient une pareille exploitation des sentiments chrétiens de leurs compatriotes de bonne foi.

S'il n'entre, dans leur cas, que de l'ignorance, elle n'est pas à l'honneur de ceux qui en sont affligés.

Veillez croire, Monsieur le Directeur, à mes sentiments d'excellente confraternité bretonne.

POÈMES GALLOS

LA ROUTE

Poussons nos pieds hardiment sur la route,
Que brinqueballe le fournement !
Hardi garçons, mangeons la route,
La route qui toujours s'étend devant !

Nous sommes partis par le matin qui pique,
Et nous jouions avec nos fusils.
Nos fusils sont de plomb, ce soir et nous peinons
En mangeant la poussière qui jaillit de nos pas.

Nous guettons les bornes et nos yeux les accrochent,
Dès qu'il les voient,
Pour nous hâler dessus, et vaincre le sac,
Qui nous veut morts étendus sur la route.

Tout le long du jour, les arbres ont défilé,
Que ces pays sont longs, et ces maisons !
Toutes semblables.
Autant s'asseoir pour regarder tout ça passer !

Nous laissons des amis tous les cent mètres,
Un crapaud séché, une branche morte,
Une vieille lettre pourrie dans le fossé,
Ils sentent notre peine à coups de souliers !

Vautrés dans la paille, le ventre plein d'eau,
Nous délassons nos pieds meurtris.

Mais par la porte ouverte, un bouquet de filles,
Alors, joyeux nous chantons :

Poussons nos pieds hardiment sur la route,
Que brinqueballe le fournement !
Hardi garçons, mangeons la route.
La route qui toujours s'étend devant !

GRAND NORD MARIN

La pierre qui monte, haute et verdie,
A déchirer les flots du ciel,
Et ses prairies.
Phares de terre, phares de mer,
Toujours prière,
Qui monte ici !

Le vent hulule, l'homme se terre.
L'horizon nu
Rasé de pluie.
La loi de l'eau et de la nuit
Du sieur Hiver
Qui règne ici.

Le feu qui monte, entouré d'hommes,
Trou dans le noir,
Appel du sang !
Les plats de viande et l'eau de vie,
Les verres fumants
Qu'on boit ici.

Les filles blondes, à l'œil droit.
Ris et baisers,
Grands coups de poing.
Lettres épaisses dans leurs mains,
Timbrées là-bas,
Apprises ici.

Les chants qui partent dans le vent,
Forts et plaintifs,
A l'unisson.

Les gâs qui rentrent du mouillage ;
Les longs appels
A l'horizon !

La même vie : Pare à virer !
Away for head !
Avel adré !

Le même champ à labourer,
Quarante mers,
Dix océans !

« NOUBA »

Nous sommes trois garçons qui voulons rire,
Nous l'avons bien mérité.
Nous partons résolu dans les feux de la nuit,
A jouer et à gagner
Notre partie.

Si tu n'as pas compris, profil de funérailles,
Sors de notre chemin,
Car nos poings
Ce soir ont la parole
Jusqu'à demain.

Qui parle de rentrer ? Holà ! C'est trahison !
Trois sont partis :
Trois tomberont !
Nous irons jusqu'au bout,
On verra bien !

A trois, nous prendrons la terre,
Tout ce qu'elle offre,
Bravement.
Nous saluons messieurs nos corps,
C'est leur journée !

BRYTHON

BRETON 1937

Réponse à la lettre à un jeune-homme

Ma chère Renée, (1)

Si je voulais voir clair, je tiendrais bien votre lettre pour une déclaration d'amour, *et pas celui que vous entendez*. Vous raisonnez, ma chère, vous vous entourez de faveurs, sur lesquelles vous imprimez des sentences ; êtes-vous bien sûre de ce que cela traduit ?

Une bonne preuve : votre histoire de ski. Pas fameuse, cette littérature ; en somme, rien qu'un attendrissement sur vous-même, comme le reste, Renée, comme le reste. « Tu n'auras mon corps qu'avec mon esprit, na ! » C'est l'invite habituelle au baiser. Seulement, votre petite vanité veut qu'on mette plus d'un soir à vous obtenir, qu'on prenne pour cela des moyens détournés ; si j'étais moins honnête, je saurais m'en servir.

Mais je veux croire que j'ai tort, que votre sincérité n'est pas qu'apparente. Je veux prendre votre lettre au sérieux, au tragique.

Vous m'offrez d'être ma compagne ; pas quelques heures d'inconscience dans mes bras : le don total de vous-même. Votre cœur comme *récompense*. Et votre esprit surtout, fille cérébrale. Mais croyez-vous que ce soit un fier cadeau ?

J'ai besoin d'une femme, et non d'un autre cerveau. Cette étreinte, que vous consentiriez à ne pas mépriser « à condition que », d'elle j'ai besoin.

(1) Lire dans le précédent numéro de Stur (1^{er} Avril, N^o 9) la « Lettre à un jeune homme », écrite par la « Bretonne 1937 ».

Dans la solitude de ma lutte, j'ai besoin qu'une femme, certains soirs, m'ouvre les bras.

« L'abandon affreux qui suit, il n'est pas pour vous... » osez-vous écrire. Mais si ! Nous sommes tous abandonnés, tous. Mais nous, preux, comme vous dites, plus que les autres ; nous devons même refuser de nous laisser distraire de notre isolement, le cultiver, afin d'être les chefs, les hommes que vous admirez !

Vous m'offrez « vous-même » ; un vous-même supérieur aux autres, d'accord ; mais plus dangereux de ce fait.

« Nous sommes des êtres humains comme vous », restez seule, et que je reste loin de vous. « Nos rapports mis de côté », je devrais, si je pouvais à fond votre raisonnement, épouser un autre homme ! Merci bien : mon esprit fait déjà éclater ma peau, je n'ai que faire de m'en adjoindre un deuxième. Tous les hommes que j'approche, même ceux que je mène, je ne les supporte que quelques instants : il est fort heureux que je ne sois pas lié avec eux par une « chaîne indestructible », car alors je devrais tuer ou me tuer !

Femme vous êtes, restez femme. Si vous trouvez un benêt, là je veux bien que vous portiez les culottes. Autrement, laissez-moi vous choisir ; soyez ensuite mon aide, servez-moi, comme dans les fermes l'épouse sert à table ; pour le bien de l'œuvre commune, et en admettant cette loi : l'œuvre. C'est parfois la femme qui l'inspire, mais c'est l'homme qui l'accomplit.

L'union de nos corps, exempte de noblesse ? Quelle sottise ! Si la conjonction spontanée vous répugne, libre à vous ; là, plus qu'ailleurs, il importait que vous ne soyez pas une bête, que j'aie le sentiment de la valeur de ma conquête ; il me semble que ce rôle de la femme de donner de la joie, une joie fine, aux meilleurs, ne serait pas si méprisable pour une fille comme vous.

Dans le mariage, ne serait-ce pas déjà une bonne part ? Si vous la remplissiez ; si vous saviez aussi m'aider dans mon action bretonne, surtout en ne la gênant pas ; si vous formiez et élevez de bons petits Bretons, croyez-vous que vous n'auriez pas accompli votre rôle, comme moi en sachant les nourrir tout en leur ouvrant la porte d'une belle vie ?

Mais si vous saviez vraiment faire mentir ceux qui

disent : « la femme fait toujours le cerveau de l'homme », alors je vous dirais : vous êtes la Bretonne idéale.

Quant aux larmes, je vous le garantis, la vie se chargera de vous faire pleurer avec ou sans moi, et, si vous voyez si clair, vous ne croirez jamais que c'est par moi.

FANCH HELORET. (2)

(Bien entendu, cette lettre ne fut pas envoyée).

Autre réponse

Lannvaoc, 29 Avril 1937.

Ma chère Renée,

Moi aussi, j'aurai laissé passer trois mois avant de vous répondre, mais peut-être pas pour le même motif. Votre lettre était charmante, mais elle méritait une riposte bien assénée, que j'hésite depuis lors à vous envoyer. Je ne voudrais pas vous paraître brutal, ni vous choquer. Pourtant c'est l'unique solution et je dois m'y résoudre : tant pis si vous vous fâchez, c'est vous qui l'avez cherché.

Je n'ignore pas le penchant des jeunes filles, ou du moins de la plupart d'entre elles, pour les conceptions idéalisées de l'amour. Nous n'avons pour ces êtres éthérés aucun hommage trop pur, aucune aspiration trop volatile. Les contacts physiques ? Quelle horreur ! Tout au plus une brève poignée de main à la sportive ; et si l'on s'embrasse, il est bien admis que c'est pour rire. Je me suis toujours amusé du dégoût à peine contenu avec lequel une jeune fille nous raconte qu'un tel a cherché à lui faire perdre l'équilibre. « Je l'avais laissé entrer dans ma chambre sans défiance, quand soudain cette espèce de gougat... ». Vous avez comme moi entendu ce récit de la bouche d'une de nos platinées camarades de Morgat l'autre été, et vous n'étiez pas la dernière à prendre votre petit air offensé.

Et bien, voyez-vous, moi je ne marche pas. Je ne dis pas que vous ne soyez pas toutes sincères dans votre désir de pureté, mais si votre esprit propose, votre corps de femme dispose. L'amour ne naît pas chez vous dans le

(2) P. C. C. J. Merrien.

cœur ou dans l'âme, enfin dans ces régions spirituelles qui n'ont rien à voir avec la chair. Il naît dans vos fibres. C'est un choc physique qui vous attire vers un homme. On a appelé cela le « sex appeal » et ma foi le mot n'est pas si mal trouvé. Un homme peut mettre en branle toutes les ressources de son esprit, dévoiler tous les trésors de son cœur : il sera apprécié, non pas aimé. Il peut se consacrer à une femme, mettre tout ce qu'il possède à ses pieds, il est rare que par ce moyen il arrive même à l'épouser. Une femme n'a que dédain et moqueries pour les amours entiers et réservés. Quels sont les succès féminins des grands sentimentaux, de ce type d'homme que vous semblez me donner en exemple ? Zéro. Mais parlez-moi des sportifs, des danseurs, des acteurs, des aventuriers de tout poil, ils ont vos pareilles à leurs genoux. Et non pas seulement les midinettes, mais les femmes les plus cultivées et les mieux éduquées. Quel mal se donnent-ils ? Ils n'ont qu'à se baisser pour prendre. Qu'ils soient sans esprit, volages, égoïstes ou mufles, cela n'a aucune importance : ils vous ont émues, bouleversées, vous ne connaissez plus rien, vous oubliez tous vos beaux discours, vous vous laissez aller. Dure leçon pour les hommes qui se font prendre aux sermons de tant de jeunes filles : ils soupirent, ils attendent, et puis tout d'un coup le gaillard déluré qui ne s'embarrasse d'aucun de ces scrupules tombe des nues. fonce dans le brouillard, chamboule tout et soulève la tourterelle sous votre nez. On n'en est pas encore revenu que c'est fini depuis longtemps. Evidemment, après une rapide désillusion, la demoiselle pleure, mais cela n'empêche pas le gai luron d'en trouver d'autres à la pelle, particulièrement parmi les amies de l'éplorée. Car il suffit qu'un homme ait une réputation de bonnes fortunes pour que toutes les femmes soient attirées vers lui comme les alouettes de la fable. On le maudit, mais on l'aime, et c'est souvent l'abandonnée qui est la plus disposée au pardon, afin de pouvoir recommencer.

Cela, chère amie, c'est la réalité de la rencontre des sexes, c'est la vie. Il n'est de bel idéal qui prévaille là-dessus. Vous ne m'enlèverez pas de l'idée que la femme est le plus charmant des petits êtres caressants, plus sensible aux flatteries de la main qu'à tout autre chose. Le roi des hommes, c'est le plus intelligent. La reine des femmes : la plus belle. Vous êtes créées pour des fonctions physiques, et seul vous conquiert l'homme qui, même inconsciemment, a bien senti cela.

C'est pourquoi, belle Renée, je vous ai conduite au dancing et j'ai cherché, avec des ruses de Mohican breton, à rapprocher le plus souvent possible ma peau de la vôtre !

Vous me rappelez sans charité la fameuse « nuit des douleurs », dont vous oubliez que j'ai été le premier de nous deux à sourire. Que vouliez-vous que j'obtienne ce soir-là ? Vous étiez fatiguée et d'une humeur massacrante. Il faisait juste un peu trop frais, nous avions l'un et l'autre de temps en temps de petits frissons désagréables. La nuit était opaque : elle nous donnait le spectacle stupide d'un vaste cul de chaudron. C'était fichu d'avance. Mais, douce amie, évoquez donc sans en rougir, et si vous l'osez, un autre souvenir. Nous étions allés tous les deux nous promener sur les falaises, un peu à l'est du sémaphore. Vous aviez beaucoup insisté pour qu'une amie vienne avec vous, sachant très bien que ma moto n'avait de siège arrière que pour une personne... Nous voilà rendus ; nous avons trouvé une petite dépression bien abritée du vent : nous nous y blottissons. Derrière nous, sur le rebord du sentier, un seul témoin : la moto couchée sur le flanc, inerte, muette et aveugle, comme un grand animal tué, étincelant. Quel paix ! Nous fumons. Il fait si bon, si chaud, que les fumées bleues montent toutes droites vers le ciel aussi bleu. En bas, dans l'ombre indigo de la falaise, des barques oscillent au mouillage. De temps en temps, à mi-hauteur de l'abîme, une mouette nonchalante, ivre elle aussi de chaleur et de bien-être passe mollement en lançant son cri plaintif. Nous sommes baignés de joie langoureuse, douce comme du miel. Et je vous dis : « J'aime ce lit de pierres dures, auprès de vous. Mon pays ne flatte pas, il faut l'aimer tel qu'il est. » Et vous demandez : « Comment dit-on Cap-de-la-Chèvre en breton ? » Je vous dis : « *Beg-ar-c'haor*. *Beg*, c'est pointe, extrémité, par extension : bec, bouche. *Serret ho peg*, cela veut dire : taisez-vous. *Gaor*, c'est chèvre. » Vous me demandez encore : « Mais alors pourquoi ne dit-on pas *ar Gaor* ? » Je vous réponds : « Parce que *Gaor* est féminin. L'usage veut qu'au féminin singulier, les noms féminins affaiblissent leurs initiales, de telle sorte que G devient CH, P devient B, M devient V, etc... » Vous continuez à m'interroger, vous évoquez vos souvenirs d'enfance, soudain vous vous souvenez à votre tour... les mots, les phrases vous reviennent, et vous vous écriez avec ravissement : « Mais moi aussi je sais le breton ! »

Nous avons vécu à ce moment-là une minute rare, parce qu'était née entre nous une communion pleine et ardente. Nous étions l'un et l'autre entièrement pincés, corps et esprit. Et cependant, je ne vous ai pas prise dans mes bras, je n'ai pas roulé votre tête sur mon épaule, en vous murmurant les mots dont mon cœur était gonflé. J'ai eu peur de troubler la pureté de cet instant par un geste que vous auriez

peut-être trouvé vulgaire. Je n'ai pas voulu avoir l'air de « profiter » de la circonstance. J'ai eu en somme toute la délicatesse et la chasteté que vous prétendez désirer, et je me suis conduit comme un niais. Vous vous étiez levée sur un coude, en écran devant le soleil, et la coupe de votre visage ombrée de bleu, était penchée sur moi ; vous étiez palpitante. Vous êtes retombée sur le dos, triste soudain, un pâle sourire figé sur votre visage. Bientôt, comme au cinéma, un grand nuage est venu obscurcir le soleil, un souffle froid est passé sur nous, vous avez jeté votre lainage sur vos épaules et vous avez dit : « Rentrons. »

Je m'arrête. Vous avez marqué votre point, je marque le mien. Disons comme au tennis de l'hôtel : Dews ! Et continuons la partie.

Je tiens à vous, Renée, parce que vous êtes une des rares jeunes filles avec lesquelles on peut parler à cœur ouvert, sans être ravalé au rang de copain. J'ai horreur des amies-femmes. Quand j'entends parler d'un jeune homme qui fréquente non point des hommes, mais des femmes à titre de pure camaraderie, cela ne me semble pas une bonne note. Les femmes n'ont pas la même sphère d'activité que nous. Nous n'avons pas à vivre dans leurs jupons. Une seule chose nous rapproche : la loi de l'espèce. L'homme qui recherche la femme pour autre chose, n'est pas un homme, c'est qu'il a peur des hommes comme amis et peur des femmes comme maîtresses. Amitié féminine, solution bâtarde. L'amitié avec les hommes, l'amour avec les femmes, n'est-ce pas la vérité de Dieu ? Pouvoir parler à cœur ouvert avec une femme-copain n'a rien de remarquable, mais pouvoir se montrer tel qu'on est à une femme qu'on veut conquérir, quelle rareté ! Cela prouve qu'elle est capable de l'espèce d'amour la plus rare, celle qui a pour base la compréhension mutuelle, l'appréciation d'une nature d'homme véritable, et non l'engouement aveugle pour une apparence, une idée de roman qu'on se fait d'un homme dont on ne sait rien.

Si vous m'aimez un jour, ce n'est pas un autre que vous aimerez sous mon enveloppe de chair, mais moi-même avec tout ce qu'en moi il y a de bon et de mauvais, ainsi que d'opposé à vous. Quel divorce alors pourra surgir entre nous ? Nous serons vraiment deux indécouplables, et cela est bien. Non pas que vous soyez avec moi aussi franche que je le suis avec vous, mais vous l'êtes autant qu'une femme peut l'être. Je ne puis vous demander une sincérité qui outrepasserait l'équilibre instable de votre nature féminine. Je suis déjà un privilégié.

Donc, nous nous reverrons. Peut-être nous marierons-nous. C'est pourquoi je dois parler de cette question avec

vous. La notion du mariage est en complet bouleversement dans nos parages, et faute de mettre les points sur les *i*, on pourrait arriver à des malentendus. Vous, vous êtes au courant de la conception parisienne. Vous me l'avez vous-même définie : un accord sentimental pratique et mondain, pour réaliser à deux une petite manière confortable de vivre. Le moins de sacrifice et d'aventures possible, — donc d'enfants, — et le plus possible de plaisirs : table, sports, voyages, spectacles, toilettes, lit..., ce qui aboutit à la consécration officielle de l'adultère.

Ici, nous n'en sommes pas là. Il y a la vieille manière, le mariage pesé, voulu et réalisé par les familles ou les confesseurs. Ce ne sont pas les plus mauvais et financièrement ce sont les meilleurs. Ce sont des mariages de porte-monnaies et de préjugés : ils sont très solides et rarement piquants. Nous échappons à cette sorte de mariage, nous étant rencontrés dans un autocar. La seconde manière, toute moderne, c'est le mariage d'amour. Deux jeunes gens font connaissance sur la plage, dans la rue, au bal, n'importe où ; ils se plaisent, ils se revoient, enfin, comme on dit chez nous « ils se fréquentent ». C'est-à-dire que tout Landerneau sait que Jean X sort le dimanche avec Odette Z, les parents parfois les premiers. Souvent, le jeune homme est présenté à la famille et on le reçoit à l'heure du café. Quand la notoriété publique de cette attendrissante liaison est devenue intolérable, Jean X annonce tout penaud à ses copains qu'il va se marier avec la petite Z. Et les copains concluent : il fallait s'y attendre. Les deux tiers de nos camarades se sont mariés comme cela. Les résultats de ces unions sont moins réguliers que ceux du type précédent. Financièrement, il y a des surprises, et puis l'amour ne dure pas toujours, et les divergences d'éducation ou d'idées se révèlent parfois difficiles à aplanir. Malgré cela ces mariages se développent comme les autres, dans les mêmes idées de fidélité conjugale et de progéniture. La Bretagne est un peu là !

Enfin il existe un troisième type de mariage breton, qui est le nôtre. Nous sommes une bande un peu à part et nous ne pouvons rien faire comme les autres... Ce n'est pas parce que nous sommes « autonomistes » ou « séparatistes », mais parce que nous avons une façon à nous de concevoir la vie. Nous ne sommes pas des produits de l'enseignement, nous sommes les fils de nos œuvres, les serfs de notre propre vocation. Engagés dans une grande histoire, nous n'avons pas la liberté de nous disperser dans les fantaisies sentimentales ou les aventures des sens. La vie a pour nous un sens précis et rigoureux, dont nous

ne pouvons pas nous écarter. Nos femmes doivent pouvoir comprendre et surtout admettre cela. Sans une certaine élévation d'âme, et sans un certain degré d'initiation elles en seraient incapables. C'est pourquoi, j'ai des amis qui, n'ayant que faire de madeleines éplorées pendues à leurs basques chaque fois qu'ils doivent partir « on the run », ont rayé amour et mariage de leur vocabulaire. Des femmes, ils en ont bien sûr, et sans peine, car ce sont de vrais hommes, mais en passant, par détente, sans rien leur abandonner d'eux-mêmes, ni de leur vie.

A mes yeux, c'est aller trop loin et faire fi du cœur auquel on n'impose pas éternellement silence. Mieux vaut cent fois choisir une femme et se résoudre à l'aimer, que de vivre sur la branche. J'y vois plus d'équilibre à gagner et moins de dangers à courir.

L'avantage d'épouser une femme initiée, c'est qu'on peut lui rester fidèle. Quand un homme comme nous a pris goût à l'intimité d'une femme qui partage son idéal, à laquelle il peut tout se livrer, la première expérience extra-conjugale sera pour lui une sinistre désillusion. Il en reviendra écœuré de la vulgarité de ce qu'il vient de faire, vacciné contre la récurrence. Imaginez au contraire un ménage qui n'est pas baigné dans la même communion spirituelle, les relations entre époux n'y auront rien d'exceptionnel, le mari retrouvera des satisfactions analogues dans la première femme plaisante qui se présentera. Pourquoi s'en priver ?

Une autre préoccupation nous assiège. Nous croyons que l'âme de notre peuple se transmet par le sang. C'est-à-dire que nous voyons dans l'accomplissement du mariage le rite par lequel le bien que nous tenons pour le plus précieux au monde, se transmet. Cette foi nous oblige à considérer le mariage avec une gravité sans précédent, à l'entourer de précautions et de garanties. Il doit durer en outre, parce qu'il couvre un foyer national, un des milliers de creusets où le Père breton et la Mère bretonne referont des Celtes sains, forts et croyants. Nous rejetons sans indulgence la mode, le « chic », les frivolités, la sensualité qui tendent à dissocier la cellule familiale et à y faire pénétrer l'égoïsme. En quelques mots voilà ce que je suis en face de vous et ce que je vous propose.

Et cela, amie, n'empêche point l'amour. La femme étant élue et intronisée, rien ne s'oppose à ce qu'elle soit l'adorable petit « animal » caressant, passionné, dont je parlais au début de ma lettre. Quelle autre récompense, quel autre délasserment souhaite l'homme le plus rude, sinon deux bras blancs autour de son cou, et une bouche soyeuse pour effleurer la sienne ? Ces réconfortantes reprises de

contact avec l'espèce ne peuvent que vous rendre meilleurs et plus forts.

L'espèce ! Avez-vous lu Tagore « La maison et le monde » ? C'est un beau livre. Le chef mystique des Hindous, qui prêche l'indépendance, s'éprend de la femme du bienfaiteur qui l'héberge. C'est une jeune femme vertueuse. Il lui dit que ce n'est pas la femme qu'il convoite en elle, mais l'incarnation de l'Inde. Assez élégant n'est-ce pas ? Je ne me souviens plus très bien du résultat, mais je crois me rappeler que sans l'intervention inopinée du mari, l'hôte indélicat aurait obtenu du patriotisme ce que la vertu lui refusait.

Je peux être plus sincère que le collègue indien, car à cent trente lieues de moi, vous n'êtes qu'une présence immatérielle. Je tiens à vous, personne distincte ; mais j'aime en vous la femme d'espèce bretonne, qui par loi de nature me touche le plus. Il y a en vous toutes les femmes que mes pères ont aimées depuis le temps des plaines du nord et des forêts centrales. J'aime la tache sanglante de vos lèvres et le bleu chaud de votre regard qui font étinceler le teint clair de votre visage, si clair qu'on pense au lait et à la nacre. J'aime votre brune toison, si légère, si chaude, vos pommettes si roses, qu'on dit en vous voyant : « Quelle jolie blonde », alors que depuis longtemps vous ne l'êtes plus. Ça c'est la race, c'est Morlaix, c'est Cardiff, c'est Galway, c'est ce qu'il faut préserver, exalter, multiplier.

Je recevrai une femme initiée comme un dépôt sacré. Elle et moi auront pour mission de faire naître des enfants de haute race (1), qui sauront ce qu'ils représentent ce qu'ils peuvent et ce qu'ils doivent.

Je parlerais comme cela jusqu'à demain, vous devez demander grâce ? Mais j'ai un si vif désir de me faire comprendre de vous qui m'avez si mal défini ! Vous voyez bien maintenant que nous avons une conception de la Bretonne à la hauteur de notre idée de la Bretagne. En tout cas, si vous ne m'avez écrit vos petites rosseries que pour me faire parler, vous y avez réussi, et je me demande si vous me pardonneriez les vérités un peu dures du début de ma lettre...

C'est fini, il faut que je vous quitte. Il est une heure du matin et la tempête souffle avec rage. C'est toujours de

(1) M. Héloret emploie sans doute ici le mot race dans le sens aristocratique, il entend dire des enfants « racés ». La Rédaction note que dans le langage courant ces variations de sens sont imputables à la pauvreté de la langue française, et qu'un peu de finesse et de bonne foi doivent guider le lecteur en face de termes dont seul le contexte précise le sens.

saison ici. J'ai vos photos devant moi qui me rendent un peu du soleil de l'été. Hier, j'ai pris mon premier bain, c'était glacial. J'aurais donné cher pour vous avoir avec moi, afin de voir votre tête. Je jure que vous vous seriez bien comportée, femme des neiges. Vous voyez que j'ai une rudement bonne opinion de vous.

Kenavo. Répondez-moi : Où, quand, comment ?

Votre ami. Fanch HELORET (2).

(Après mûres réflexions, cette lettre non plus ne fut pas envoyée).

« STUR » EST EN VENTE A...

BREST. — Derrien, rue E. Zola, — Librairie de la Marine, — 27, rue de Siam, — Tabacs, rue E. Zola.

GUINGAMP. — Suberbie, 13 place du Centre.

LORIENT. — Pin, rue des Fontaines.

MORLAIX. — Bombezin, rue de Brest.

NANTES. — Coiffard, rue de la Fosse.

PONTIVY. — Sevette, 12 bis avenue de Friedland.

QUIMPER. — Le Dault, boulevard de Kerguelen, — Loyer-Rozan, rue Kéréon, — Quiniou, Hachette, rue Kéréon.

RENNES. — Goblet, anc. Malbrand, quai Emile-Zola, — Ti breiz, 4, rue Hoche.

SAINT-BRIEUC. — Chevalier, 5, rue Baratoux, — Danchaud, 5, rue Michelet.

PARIS. — Librairie des Carmes, 37 rue de Vaugirard, V^e, — M^e Perrier, Journaux, 39, avenue du Maine, XIV^e, — Librairie du Phare, 13, rue Valette, V^e, — Picard, boulevard Saint-Michel, — Librairie Régionaliste, 140, boulevard Saint-Germain, V^e.

BIBLIOTHEQUES DES GARES. — Brest, Dinan, Fougères, Guingamp, Lorient, Morlaix, Nantes (Bourse, Etat, Orléans), Pontivy, Quimper, Quimperlé, Redon, Saint-Brieuc, Saint-Nazaire, Vannes, Paris-Montparnasse.

STRASBOURG. — Librairie des Arts, rue des Francs-Bourgeois, 5, — Librairie Lami, rue des Hallebardes, 42.

FRIBOURG (Suisse). — Librairie de l'Université (Mrs Rüttschi et Egloff).

FRANKFURT A/MEIN. — J. Baer et C^{ie}, Rossmarkt, 11.

PRAHA. . . Librairie Parisienne, Valentínska, 7.

BERLIN. — Walter Nedoma, Potsdamerst. 18, W 9.

BUDAPESTH. — Eggenber Konyvkerskedés, Kossuth Lajos Utca, 2, Budapesth 4.

(2) P. C. C. - A. Calvez.



Cliché Marburger Photo

F E M M E

(G. Kolbe)

Nos Lecteurs nous écrivent

Parce qu'ils doivent mourir...

■
Extrait d'une lettre :

La culture française, en tant que conception de la vie, consacre le nivellement des valeurs humaines à ce qu'elles ont de plus bas ; elle propage la morale des esclaves ; elle se fait une règle et une gloire de mépriser la force.

Et ceci, sans distinction de parti ; le bien-pensant pleurnichard et rampant, le socialiste quémendeur et sentimental, le conservateur rogue et impuissant, manifestent la même aversion baveuse pour ceux qui possèdent les formes supérieures de la vie. Ils divisent tout au nom de la « clarté », car les êtres inférieurs n'émettent pas une lumière suffisante pour éclairer l'ensemble d'un problème : ils le démontent pour l'examiner pièce par pièce, à la lueur de leur chandelle fumeuse. Ils ont brisé l'unité de l'être humain, opposant son âme à son corps dans un dualisme ridicule. D'autres, les « animalistes », ne voient dans l'homme qu'un tas de chair qui subit des impulsions mécaniques. Pour eux, il n'est qu'un chimpanzé amélioré. Mais ils croient au « progrès ». Ils espèrent l'atteindre le jour où l'homme-chimpanzé sera complètement apprivoisé, doux et poli. A tous, la guerre fait horreur. Ceux qui espèrent dans le « progrès » y voient les « derniers sursauts d'un âge barbare » et les humanitaires se désolent à la perspective de tuer « des hommes, comme eux ».

Ils pensent ainsi *parcequ'ils* sont condamnés à mort. L'homme est avant tout un être vivant. Ce qu'ils nomment

« âme » et « corps » ne sont que deux faces du même objet.

La vie exige la lutte contre la mort. Elle n'est même que cela. Si vous y renoncez, vous devez disparaître. Dans le cas présent, ils y renoncent *parcequ'ils* doivent disparaître.

Car il existe un principe, qui pour ignoré qu'il est, n'en régit pas moins l'univers animé : chaque individu reflète la loi qui préside à l'évolution de sa race. Si celle-ci doit périr, il prend une attitude propre à engendrer cette perte même. Echapper à ce phénomène biologique équivaldrait à modifier l'acidité sanguine ou à transformer la structure de la glande thyroïde. L'extinction de certaines espèces animales s'explique par le fait que *l'ensemble des animaux d'une même race* n'ont pas accompli, au moment voulu, le geste nécessaire pour se sauver. L'ours des cavernes pouvait fuir comme les autres animaux, devant l'invasion glaciaire. Et il ne l'a pas fait ! Des os soudés, déformés, montrent à tous les géologues quelle fut la fin d'une race qui régna sans partage durant des centaines de siècles.

Cette tourbe humaine qui roule sur la France doit son aspect répugnant au fait qu'elle représente un conglomérat d'espèces à l'agonie. L'individu y a renoncé à vivre : il ne veut plus travailler, il ne veut plus lutter, il a peur de se battre. Il a renoncé à la vie. Son mode d'existence, ses conceptions philosophiques sont celles d'êtres épuisés, incapables de créer. L'homme de gauche rêve d'être un fonctionnaire sans soucis d'avenir dans un monde pacifique composé d'autres « lui-mêmes » ; l'homme de droite veut conserver un bien qui lui procure une vie douillette. Il adhère aux « ligueurs » par peur de convulsions sociales qui l'écraseraient. Il veut un état armé non pas pour faire la guerre, mais pour ne pas avoir à mettre le sac au dos, espérant que la vue de canons seuls découragera ses ennemis éventuels. Mais chez l'un comme chez l'autre on trouve le même renoncement à la lutte pour la vie, le sommeil, la mort. Lorsqu'on me parle de « France » j'aperçois un gigantesque charnier où grouillent asticots et inquiétantes mouches vertes.

Le cas « français » se rattache à l'Histoire de la décadence des races du Sud dont il n'est qu'un épisode. Elle dure depuis trois mille ans. L'écroulement de l'Empire

Assyrien, la fin du monde Egyptien en ont marqué le début. Sous Platon, on a vu s'élaborer le venin qui allait en accélérer le rythme. Aujourd'hui les Français ne sont plus que des incapables, doublement stériles, physiquement, car ils ne se reproduisent plus, et moralement, car ils ne savent qu'élaborer des « programmes » n'ayant d'autre but que d'arrêter la vie... ce qui prouve une fois de plus qu'il est vain de distinguer le « physique » du « moral », les deux ne pouvant qu'aller de paire l'un avec l'autre.

Je ne m'étends pas sur les diverses formes que revêtent ces pourritures... il faudrait six-cent pages pour en faire une énumération partielle. Au reste, vous les connaissez mieux que moi. La question est de savoir si le foyer d'infection qui porte le nom de « France » ne constitue pas un danger d'épidémie. J'en suis convaincu. Le danger est même tel qu'une désinfection totale s'impose. Reste à savoir qui la fera ? Les Nordiques.

Les races du nord, étouffées momentanément par le monde issue de Rome, reprennent leur élan. Il se produit pour elles le phénomène inverse que pour celles du sud. Ceux qui dans vingt-mille ans, lorsque notre cycle sera terminé, étudieront notre histoire, seront frappés de ce mouvement pendulaire, de ce flux des races du Nord qui suit le reflux de celles du Midi. Dans l'espace aussi bien que dans le monde spirituel. Progéniture innombrable, vie intense dans tous les domaines, amour de la lutte pour elle-même, voilà ce qui permet de prévoir une poussée Nordique prochaine. Des hommes du Nord, isolés d'abord, puis de plus en plus nombreux ont fait le geste nécessaire pour se sauver, et leur race avec eux. Ils ont rompu brutalement avec les manières d'être méditerranéennes. L'envoutement est brisé. Personne n'arrête les forces de la nature. Reste à voir comment notre ruée se réalisera ?...

A. K.

« ...NOUS AVONS TOUJOURS ETE DES NORDIQUES. DES QUE NOUS AVONS ETE DETACHES DE LA FRANCE, C'EST VERS LE NORD QUE NOUS AVONS REGARDE, COMME L'AIGUILLE DE LA BOUSSOLE QUAND ELLE EST DEROUTEE TROUVE IMMEDIATEMENT LA BONNE DIRECTION... »

(Traduit de *An Aotrou Bimbochet e Breiz* par Roparz Kémon, Brest, 1927, page 28)

NOTRE MONDE

Nous créons cette nouvelle rubrique pour jeter un pont entre la Bretagne et ses amis étrangers : pour elle, un centre d'information ; pour eux, un centre direct d'intérêt dans notre effort.

Nous ne sommes pas les seules victimes du séculaire front latin, d'autres que nous, au nord de l'Europe, on subi la domination du sud depuis l'empire romain : l'école et la règle latines, l'esprit de la Renaissance, les formes politiques et les formules d'art méridionales les ont envahis pour aboutir dans le désarroi moderne, à la civilisation quantitative et mécanisée qui nous étouffe.

Le front latin ! C'est toute l'ancienne société vermoulue, dégouttante du sang des guerres mercantiles et gonflée du pus de la lubricité cultivée comme style de vie. C'est la force matérielle des situations acquises : beaucoup d'or, beaucoup d'avions, beaucoup de canons.

En ace, au bord des mers grises, quelques foyers d'inspiration nouvelle s'allument, présages sûrs du feu purificateur qui embrasera un jour les champs de notre vieille terre. Un nouveau monde mûrit, qui n'est pas le bien d'une seule nation d'hier, qui sera l'œuvre d'un choix de peuples que l'appel du sang et le sentiment de la nécessité rapprochent. Nous l'appelons : Notre monde.

Il n'y a rien de commun entre ce monde que nous préparons et quelques unes des cités d'utopie, rêvées par des impuissants, messianiques. Nous avons derrière nous des expériences. Le Nord a eu trois fois sa grande époque ; il y a eu la ruée Galate, la marée franque et normande, la culture go-

thique. Le monde civilisé pendant mille ans, gardé par notre épée, bercé par nos chants, a été notre monde.

Un temps fatal est venu où nous avons cru qu'il fallait cesser d'être nous-mêmes pour devenir plus parfaits et plus riches de vie. Nous voyons maintenant notre erreur. Un à un, chacun de ceux de nos peuples qui a conservé la flamme ancienne au fond de soi, reprend conscience de ses normes et de son destin. Le vieux Nord, qui connaît son adversaire et n'a plus rien à apprendre de lui, se prépare à la lutte.

Front barbare ! Seule chance pour les Bretons d'accéder à la grandeur.

Alors, nous ne servirons plus de pierres pour affermir les assises de la maison de nos contempteurs : nous apportons de nobles éléments à la construction d'un édifice où notre pensée jouera un rôle à sa taille et où notre famille aura sa large place, dans sa dignité reconnue.

Réalités Néerlandaises ⁽¹⁾

Le titre de cet article nous a été inspiré par certaines considérations émises au cours d'un entretien que nous eûmes avec le directeur de « Stur ».

En adoptant ce titre, nous tenons à déclarer que pour tous ceux qui s'opposent à l'emprise de la mécanisation qui nous guette de toute part (et principalement sur le plan politique), que pour tous ceux qui, sur les ruines de la tyrannie de la mécanisation, veulent construire l'ordre de la vie, le point de départ réside en ces réalités naturelles,

(1) **AVIS AUX LECTEURS !** — « Thiois » est synonyme de « Néerlandais ». Le premier vocable, qui est le plus ancien (on parlait de langue thioise bien avant de parler de langue néerlandaise), a été remis en vogue par le mouvement politique de ces dernières années. Quant à l'emploi qui est fait ici des mots « national », « nationalisme » et « nationaliste », il est à noter que leur signification se rapporte toujours aux choses du peuple, de la communauté populaire.

L'histoire du peuple néerlandais (non d'une partie mais du

qui, tout en étant niées par le rationalisme libéral, se voient restaurées petit à petit.

Les valeurs qui pour eux peuvent entrer en ligne de compte et qu'ils jettent dans la balance sont des valeurs de l'essence.

••

La grande réalité que nous présentons ici est l'existence du peuple néerlandais, mais que l'on nous entende : un peuple est pour nous une communauté humaine dont l'essence réside en un complexe de qualités de l'âme, de vertus dominantes qui composent le caractère éthique du peuple, et que la communauté populaire s'applique à conserver et à conduire au suprême perfectionnement de lui-même, ce qui est son véritable but.

Le fondement — physique et psychique — de ce caractère nous est donné dans la *nature propre* (eigen aard) du peuple. C'est ici que la descendance et la constitution racique jouent un rôle important. Quant à la *culture*, en elle la personnalité totale du peuple, et principalement ce qui y participe de l'esprit, trouve son expression.

Tout en soulignant que l'essence d'un peuple est d'ordre éthique, il est juste, vu les facteurs principaux qui en constituent la base naturelle, vu la structure même du peuple, dont la famille est le noyau, de désigner la communauté populaire comme un tout organique. Nous appelons un peuple une réalité naturelle par antithèse avec ce qui est construit d'une façon mécanique, forcée, calculée. (Une telle façon est par exemple le jeu diplomatique ou l'art des « faiseurs de nations » de l'Europe des derniers traités de paix !)

••

Le territoire du peuple néerlandais (thiois) s'étend de Dunkerque à Maestricht et de Bruxelles à Delfzyl. (Le domaine qui appartient à la langue néerlandaise — et nous considérons cette langue non pas comme la caractéristique essentielle de notre réalité en tant que peuple, mais comme une des principales — se limite au sud par une frontière linguistique qui n'a que fort peu varié au cours des siècles) (2).

tout) a été décrite par le D. P. Geyl dans son ouvrage « Geschiedenis van den Nederlandschen Stam ». (Ed. Wereldbibliotheek à Amsterdam). Une étude sur la structure ethnique de la partie « flamande » du peuple thiois a paru récemment aux éditions « Die Poorte » (Oude God), sous le titre « Herkomst en ethnische Samenstelling van het Vlaamsche volk ».

(2) Le territoire de langue française, qui s'étend entre la limite linguistique du flamand et une ligne idéale joignant

A l'intérieur de ce territoire que nous venons de situer fort sommairement, l'on fait généralement la distinction entre un « peuple hollandais » et un « peuple flamand ».

Cette distinction qui repose pour certains sur des raisons politiques et pour d'autres sur des bases affectives ne possède aucune réalité du point de vue de l'essence. Les concepts « Flandre » et « Hollande » ne sont dans la vie courante que des commodités de langage pour désigner certaines parties d'un tout.

Ceux qui entendent par « Flandre » cette partie de la réalité néerlandaise qui se trouve à l'intérieur des frontières de l'état belge, réunissent sous ce vocable des Flamands, des Brabançons et des Limbourgeois, tout en en excluant les Flamands de la Flandre dite française et de « Zeeuwisch Vlaanderen ».

Dans cette autre partie que l'on appelle « Hollande », nous retrouvons des Hollandais (dans le sens strict du mot), des Brabançons, des Limbourgeois, des Groningois, etc...

Pour nous la vérité — la réalité — est la suivante : la Flandre, le Brabant, le Limbourg, la Hollande, la Groningue, etc..., ne sont que les parties organiques de ce tout qui est la Néerlande.

Un peuple est quelque chose de vivant, et en tout ce qui vit il y a de l'unité dans la diversité. Nous ne devons pas considérer l'unité du caractère national comme quelque chose d'uniforme, mais comme une unité pleine de variantes.

Brabançons, Flamands, Hollandais, Limbourgeois, etc..., forment chacun, à l'intérieur de la communauté néerlandaise, un groupe particulier. Ce sont des petites unités de caractère dans la grande unité du caractère néerlandais ou thiois.

Ce qui importe seul, c'est l'harmonisation de ces particularités, de tout ce qui a sa couleur propre, son accent à lui, dans le grand ensemble.

••

La définition philosophique du concept « peuple » n'est que de date fort récente chez nous. La conscience de l'unité néerlandaise est née bien avant que l'on n'ait reconnu en quoi réside l'essence d'un peuple, la différence entre ce qui est national dans le sens primaire, et national dans le sens secondaire.

Lille à Boulogne, a été jusqu'au XVI^e siècle de langue néerlandaise et a conservé une physionomie thioise incontestable. Certains auteurs le comprennent dans le tracé d'une grande Néerlande. — N.D.L.R.

Ce qui est certain c'est que le sentiment de la communauté du sang a toujours nourri cette conscience. Dans les temps modernes, sous l'influence du romantisme, l'on a commencé par mettre la communauté de langue à l'avant-plan des éléments qui caractérisent un peuple, et avec la langue une culture commune.

Parmi ceux qui, pour quelque raison que se soit, refusent d'accepter les conséquences politiques de l'unité du peuple néerlandais, il n'y en a guère, qui ne soient prêts à maintenir et à développer les « liens » culturels entre les parties de cette unité. En ce qui concerne le présent, la conscience de l'essence du peuple s'accompagne d'un approfondissement de ce que nous avons caractérisé comme étant le fondement naturel de cette essence.

La descendance et la composition racique du peuple néerlandais se trouvent chez les jeunes au premier plan de leurs préoccupations. Si nous nous arrêtons ici quelque peu sur ces points, nous ne le ferons cependant que d'une façon fort sommaire, car cette étude ne peut être considérée que comme une première approximation.

En ce qui concerne la thèse selon laquelle les Francs, les Frisons et les Saxons seraient les ancêtres du peuple néerlandais, le D^r G. Schamelhout nous a montré, au cours d'un de ses plus récents ouvrages, qu'elle était parfaitement fondée, aussi bien au point de vue linguistique qu'historique.

Avant la retraite des Romains, avant l'invasion de nos contrées (les Pays-Bas près de la mer, comme on les appelle depuis le moyen-âge) par les peuplades germaniques, qui se fit au cours des IV^e et V^e siècles, les derniers survivants des tribus préhistoriques avaient été soumis par des Celtes et des Belges, c'est-à-dire par des hommes qui, selon le témoignage des auteurs classiques, avaient de fortes ressemblances avec les Germains et qui leur étaient certainement apparentés.

Le sang romain ne s'est que fort peu répandu dans nos contrées. En ce qui concerne la Néerlande du sud, la romanisation y fut beaucoup moins poussée qu'en Wallonie. Que le peuple néerlandais est de par sa descendance un peuple germanique, voilà un fait définitivement acquis.

Les contrées originaires francques, saxonnes ou frisonnes peuvent être encore aujourd'hui parfaitement reconnues tant au point de vue philologique que caractérologique. L'origine frisonne se retrouve facilement dans le Noord-Holland ainsi que le long des côtes, jusqu'en West-Flandre. Dans le nord, les provinces de Groningue et de Drente, ainsi que la Gueldre sont particulièrement saxonnes, tandis

que dans la Flandre française de nombreuses indications toponymiques y témoignent également de la présence des Saxons. Les dialectes néerlandais parlés dans le Zuid-Holland, la Flandre Orientale, le Limbourg et le Brabant sont d'origine francque, et particulièrement francque d'Ouest.

Tout en tenant compte d'une certaine fusion, l'on peut dire que depuis le XII^e siècle les Frisons, les Saxons et les Francs se sont confinés dans les mêmes contrées. Tant en ce qui concerne la formation de la langue néerlandaise que la personnalité totale du peuple néerlandais, l'influence des Francs a été prépondérante.

Du point de vue de la race, le peuple néerlandais est un composé des races nordique, alpine et (dans une moindre mesure) méditerranéenne. L'élément nordique y est cependant dominant et déterminant, et il le restera si le peuple néerlandais parvient à se préserver à temps du « métissage » qui peut s'accomplir par les voies les plus diverses (les juives et les autres). Un mouvement national, qui comprend où le bât peut blesser, agira en ce domaine avec autant de sagesse que de vigueur.

**

Il est évident que la première tâche d'une politique nationale néerlandaise, qui soit vraiment et pleinement digne de ce nom, sera la suivante : la réunion et la consolidation de la communauté néerlandaise, actuellement déchirée sur trois territoires, en un état qui sera l'expression et le couronnement de l'essence populaire, la forme suprême de la volonté commune de vivre, de préserver et de parfaire le trésor des vertus néerlandaises. Dans le cours de l'histoire toutes les contrées thioises, néerlandaises, ont été réunies en un état : la première fois sous le règne de la Maison de Bourgogne, une deuxième fois lors de la création du royaume des Pays-Bas de 1815 à 1830, mais aucune des deux ne s'est accomplie par la force, par la volonté créatrice même du peuple néerlandais.

Le complexe bourguignon est né de l'impulsion conquérante des Ducs bourguignons qui, pour le peuple néerlandais, n'étaient que des seigneurs « étrangers ». Le royaume des Pays-Bas de 1815 à 1830 est né sur l'échiquier international de par la volonté des puissances européennes, notamment la Prusse et l'Angleterre. L'état bourguignon aussi bien que le Royaume des Pays-Bas de 1815-1830 englobaient dans leur territoire des éléments allogènes, des populations étrangères au peuple néerlandais, thiois. Ces populations n'en différaient pas seulement par la langue, mais encore par leur caractère, par leur nature même. Les

péripiétés de la lutte contre la domination espagnole, au XVI^e siècle, ainsi que la révolution « belge » de 1830, qui fut principalement l'œuvre des Wallons et des Français, ont prouvé à suffisance que des populations étrangères l'une à l'autre de par leur essence, de par leur nature physique et psychique ne peuvent être unies valablement en un seul état. Il leur est impossible de vivre d'une manière durable sous le signe de l'union et de la concorde.

Si lors de la lutte contre la domination espagnole, une république néerlandaise a pu se constituer dans le nord, tandis que des fragments de la Flandre, du Brabant et du Limbourg restèrent dans le Sud sous le joug espagnol, pour passer par la suite entre les mains de l'Autriche et de la France, il en est résulté nécessairement un certain éloignement entre le Nord thiois et le Sud thiois.

Il serait absurde de vouloir nier cet éloignement qui est la résultante logique d'une évolution différente de chacune de ces « parties ». Mais il n'est pas moins absurde de vouloir conclure de cette différence accidentelle, due aux hasards de l'histoire, à une différence essentielle, entre ce que l'on s'est mis à appeler le « peuple hollandais » et le « peuple flamand ». En ce qui concerne l'évolution religieuse, le fait que le Nord soit devenu en grande partie de confession protestante au cours du XVI^e siècle, tandis que le Sud est demeuré catholique, est pour certains une preuve irréfutable qu'il aurait été dans la nature du Thiois du Sud de rester fidèle à l'église romaine. Ce que l'on oublie alors, c'est que le protestantisme néerlandais est principalement né dans le Sud, chez les Flamands et les Brabançons, et que ce n'est que la force des armes qui a rattaché d'importantes contrées du Nord au protestantisme, tandis que le Sud de par la volonté de ce même argument a été ramené dans les voies du catholicisme. Mais ce que l'on oublie encore plus volontiers, c'est que ce qu'il y a d'essentiellement national dans un peuple, ce qui constitue son essence même, n'est spécifiquement ni catholique, ni protestant, ni payen.

Si nous remontons au Moyen-Age, nous voyons que c'est dans le Sud des Pays-Bas que se trouve le centre de gravité spirituel et économique du pays, c'est là que l'art et la littérature néerlandaise prennent naissance (et c'est là que Bruges, la ville hanséatique, concentrera le commerce de tout le monde occidental) ; il se déplace ensuite de la West-Flandre vers le Brabant et — après la séparation de nos provinces au XVI^e siècle — c'est enfin la République du Nord qui reprend le flambeau. C'est maintenant la Hollande qui donne le ton ; les « régents » avec leur besoin

d'expansion coloniale y entrent en conflit avec la Maison régnante d'Orange, qui voudrait reconquérir les provinces thioises restées sous le joug de l'Espagne. Le XVII^e siècle devient le « siècle d'or » du Nord, mais notons en passant que de nombreux émigrés flamands et brabançons ont largement contribué par leur intelligence et leur incessante activité, tant dans le domaine de l'esprit que du commerce, à réaliser cette ère de prospérité.

Ruiné, exsangue, épuisé culturellement par l'émigration de son intelligentsia, le Sud continue à vivre une existence précaire, quoique son génie créateur ait eu un dernier sursaut d'énergie en Rubens.

Et depuis la tentative avortée d'annexion à la France, lors de la fameuse révolution de 1830, ceux qui détiennent le pouvoir en « Belgique » (Wallons et Fransquillons) ont beau jeu dans leur francisation systématique, dans leur mépris de l'élément néerlandais du nouvel état. Tandis qu'en « Flandre » la majorité de la population, épuisée et hébétée aux limites du possible, se laisse faire, quelques hommes conscients de leur dignité nationale se sont opposés avec courage au fransquillonisme. C'est cette réaction que l'on a appelé le « mouvement flamand ».

La conscience de l'unité du peuple néerlandais est profonde chez quelques chefs de la trempe d'un Willems ou d'un Snellaert. Elle donne une orientation précise à leurs aspirations nationales. Mais il faut reconnaître que le mouvement flamand, dans lequel le romantisme linguistique prend le dessus, se perdra bien vite en un dilettantisme « belge ». Sur le plan politique il se résume à une simple lutte parlementaire en faveur du « droit des Flamands » à l'aide de « lois linguistiques » qui, une fois votées après des palabres sans fin, ne sont faites que pour être violées ou ne jamais être appliquées dans la pratique... Mais point n'est ici le moment de s'approfondir sur cette tragi-comédie ! Ajoutons que la conscience de l'unité néerlandaise ainsi que le désir de voir son accomplissement sur le plan politique d'un état unique ont été principalement le fait d'êtres considérés comme des espèces de dégénérés par les politiques cent pour cent : les poètes.

Dans le nord, ce sont les figures les plus représentatives de la vie de l'esprit qui saisissent les conséquences « grand-néerlandaises » de l'évolution « flamande ». Nous ne nommerons que Thym, Busken Huet et Multatuli. En pratique, l'idéal « grand-néerlandais » ne parviendra à se faire jour que sur le plan culturel, au cours de congrès linguistiques et littéraires. Politiquement parlant, la

« Flandre » seule est impuissante ; quant au gouvernement de la Haye, il a peur... Les intérêts commerciaux aux Indes Néerlandaises sont plus chers aux dirigeants libéraux du Nord que le sort des membres opprimés du peuple néerlandais.

L'« activisme flamand » qui s'est manifesté pendant la guerre n'a été que partiellement révolutionnaire ; dans ses larges couches, il est resté loyal à l'égard du gouvernement du Havre. Ce qui n'empêche que la Belgique victorieuse, s'est montrée impitoyable envers les « activistes » (3). C'est par centaines qu'ils ont été jetés en prison, par dizaines qu'ils ont été condamnés à mort, et si l'on additionne toutes ces années de prison cellulaire on arrive à des chiffres incroyables ! La partie néerlandaise de la Belgique n'était plus que ruines, 80 % des soldats « belges » morts au champ d'honneur étaient des flamands, c'est-à-dire des néerlandais !

Le « Nationalisme flamand » d'après-guerre a conservé de l'activisme et de l'« opposition flamande » du front la devise d'une « Flandre indépendante », ainsi qu'un peu de leur dynamisme. Oscillant entre le séparatisme et le compromis, morcelé en dizaines de formations concurrentes, sans cohérence interne, ce mouvement n'est parvenu ni à se constituer un programme net conçu intelligemment, ni à réunir les groupes épars en une formation unique et forte. Au moment même où il débatta son « statut fédéral » de l'état belge, qui se résumait à une simple réforme du système parlementaire belge, la tendance « grand-néerlandais » des jeunes couches du Sud et du Nord (des éléments radicaux, c'est-à-dire de ceux qui voulaient attaquer la question à sa racine triomphalement. « Grand-néerlandais » s'y opposer triomphalement. « Grand-néerlandais », ou plutôt néerlandais, dans le sens plein du mot, était l'organisation qui s'appelait « De Jongnederlandsche Gemeenschap », mais son activité ne dépassa guère celui des noyaux de base.

Il appartiendrait au mouvement *Dinaso* (1932), de concevoir politiquement et dans toute son ampleur l'unification de toutes les régions thioises, sur les bases de la communauté populaire. Tandis que dans le Nord, les membres de quantité de petits mouvements dits de « renouveau national » se désintéressaient de la « Flandre » pour se contenter d'être des fascistes à la manière italienne, ou des nationaux-socialistes à la manière allemande, le mouvement *Dinaso* trouva la formule qui conciliait à la fois les préoccupations sociales

(3) Notre collaborateur M. Wies Moens a lui-même été enfermé pendant deux ans. — N. D. L. R.

et nationales, en les résumant dans le programme du « Nationalsolidarisme Thiois ». Ainsi naquit la première formation politique qui englobait *tout* le peuple néerlandais. C'était en même temps le premier mouvement nationaliste possédant des directives sociales cohérentes, découlant d'une conception organique de la communauté. Le départ était magnifique, mais cela changea bien vite ! Peu avant le troisième Congrès annuel, le chef annonçait une « nouvelle orientation » qui devait conduire le mouvement dans les marécages du libéralisme étatique. Les théories maurassiennes absorbées jadis par le chef et que l'on croyait dépassées et oubliées depuis longtemps, commencèrent leur travail néfaste. L'état thiois que le mouvement déclare dès lors vouloir construire n'est plus qu'une reconstitution de l'état bourguignon, ou plus justement la formation d'une grande Belgique qui engloberait la Belgique actuelle, le Royaume des Pays-Bas et le Grand-Duché de Luxembourg. A l'occasion de cette orientation nouvelle, les Wallons (que les néerlandais « flamands » ont toujours considérés à juste titre comme des « barbaroi » à l'égard du peuple néerlandais, et contre lequel ceux-ci n'ont jamais agi que comme des éléments de décomposition) sont brusquement placés sur un pied d'égalité avec les Frisons.

Cette « *nieuwe marschrichting* » est défendue dès lors à grand renfort de verbiage sur l'hégémonie thioise dans le nouvel état ; elle se réfère aux « grandes puissances européennes » (en réalité il ne s'agit que de l'étatisme libéral que ces puissances représentent), ainsi qu'aux arguments d'un matérialisme aussi vulgaire qu'impuissant. Mais dès lors ce sont aussi des dithyrambes sans nom en l'honneur du chef élu, à côté desquelles la plus stupide rhétorique « latine » à l'éloge d'un chef n'est qu'une chose bien fade... Pour les jeunes forces encore foncièrement saines qui se sont laissées prendre au piège, la situation est vraiment tragique ! Si la Belgique laisse le mouvement *Dinaso* en paix, si des « belgicistes » avérés coquetent avec lui, si des fransquillons, qui ne seront jamais que des fransquillons, le soutiennent, nous ne pouvons y voir qu'une condamnation.

Maintenant, si l'on nous demande où se trouve actuellement la vraie pensée néerlandaise, orientée vers la construction d'un état thiois, dans sa forme pure et saine, basée sur la réalité du peuple néerlandais, comme donnée naturelle et organique ; où elle se trouve, sans sous-entendus, non pas comme devise (que l'on déroule ou camoufle selon les circonstances), mais comme acte de foi véritable que l'on vit pleinement et auquel on se donne tout entier, nous

répondrons qu'elle ne se trouve pas plus dans les « grands mouvements » *en marge* du Dinaso, dans le N.S.B. (Parti National Socialiste) au Nord, le V.N.V. (Union Nationaliste Flamande) au Sud, que dans le Dinaso lui-même. Au sein du N.S.B., chaque mot, chaque parole au sujet de « l'unité thioise » n'est qu'un slogan officieux. Quant au V.N.V., en dépit de toutes ses déclarations « thioises », il est parvenu à conclure un accord avec ce mouvement spécifiquement belge qu'est le Rexisme du français Degrelle. Tous ces mouvements, qu'ils s'appellent thiois, néerlandais ou flamands, ont ceci de commun, c'est qu'ils préfèrent les compromissions d'une tactique facile à l'action, qui conserve un principe aussi juste qu'inébranlable depuis le départ jusqu'à la fin. Actuellement l'idéal néerlandais, thiois, se trouve entre les mains de la jeunesse, d'une jeunesse qui ne se laisse ni tromper, ni acheter. Elle est déjà en marche par-ci, par-là, en des formations serrées, sinon grandes par le nombre. Elle ne méprise guère ce qu'il reste de bon et de sincère des mouvements « flamands » ou « néerlandais » de jadis, et c'est avec cet acquis positif qu'elle part à l'assaut de l'avenir. Cette jeunesse est réaliste, mais dans un autre sens que les épiciers qui ne comprennent que ce qui se trouve pratiquement à la portée de leur main. L'idéal thiois n'est pas un mirage pour cette jeunesse, mais la vision d'un bien qu'il lui faut conquérir en luttant et en travaillant durement, et pour lequel, le cas échéant, elle saura également souffrir et mourir.

C'est avec une rare lucidité qu'elle envisage les difficultés, les petits et les grands obstacles qui se trouvent au travers de son idéal. Elle ne les nie guère, elle ne les escamote point, mais elle « agit » avec cette foi qui déplace les montagnes, avec cette exaltation qu'elle puise aux sources même des valeurs de l'essence. L'enthousiasme né de ces valeurs, doit assurer le triomphe de l'ordre de la vie sur ce que j'ai appelé au début de cet article : la tyrannie de la mécanisation. C'est pour son *propre* peuple, en se rappelant le proverbe : « charity begins at home », qu'elle veut accomplir cette mission, et cela non pas en fonction des autres nations, ni dans une indifférence complète pour le sort et l'avenir des autres peuples, pour le sort et l'avenir de tout un « continent ». Le « Dietschland » qui fait l'objet de ses préoccupations, elle le voit comme un donjon de l'âme, comme un jalon de l'esprit, une clef de voûte du droit et de la paix, dans une Europe délivrée du chaos étatiste et enfin rebâtie sur la base des communautés populaires.

WIES MOENS.

A L'ÉCRAN

RÉVOLTE A DUBLIN (THE PLOUGH AND THE STARS)

Nous sommes allés, palpitants, voir ce film, dont le sous-titre « Révolte à Dublin » nous promettait des émotions de choix. Le nom du réalisateur, John Ford, auquel nous sommes redevables de l'admirable « Le Mouchard », sans parler de « Toute la ville en parle » et de « La patrouille perdue », était une sérieuse garantie.

Nous avons été déçus. Techniquement, la composition manque d'unité et d'élan. Les scènes, toutes fortement conçues et enlevées avec brio, tiennent mal les unes aux autres. Mais il y a bien d'autres fautes dont les critiques toujours pleins de malice n'ont pas vu la cause.

L'un d'eux s'étonne que ce film irlandais n'ait pas la puissance d'enthousiasme des films soviétiques. Comment pourrait-il en être autrement ? Les films irlandais, tournés en anglais par des firmes américaines, sont destinés à un public de langue anglaise, dont une bonne moitié est nettement hostile à l'émancipation de l'Irlande et s'obstine à considérer les rebelles de 1916 comme des traîtres. Dans ces conditions, Ford n'était pas maître de donner à son film le caractère patriotique irlandais affirmé qui lui aurait décerné la signification et la suggestion qu'il n'a pas. Ford est resté dans le vague, et c'est à peine si nous savons pourquoi se battent les Sinn-feiners. Dans les films russes au contraire, la propagande révolutionnaire la plus suggestive s'étale impunément ; on voit les malheureux souffrir, les riches abuser. Le spectateur est prêt à se révolter lui-même au moment où la révolte éclate sur l'écran. On pouvait employer les mêmes procédés pour l'Irlande, mais le public anglais ne l'aurait pas plus admis que le public français n'admettrait un film véridique sur l'Alsace ou la Bretagne, par exemple, ou sur les soulèvements d'une quelconque des colonies de la métropole.

Une autre faute de ce film a été de prendre comme vedettes des acteurs qui n'ont rien d'irlandais. Je regrette que seuls les personnages secondaires, comme Fluther, Brennan ou Mrs Cogan, de l'Abbey Theatre de Dublin, aient des types celtiques, qui ne sont, soit dit en passant, qu'une variante de nos types bretons. Le couple Clitheroe pourrait être aussi bien anglais qu'irlandais et c'est assez gênant. Barbara Stanwyck, l'épouse, donne à tout moment l'impression d'être une étrangère en Irlande, hostile à l'Irlande, et c'est insupportable.

Enfin, faute capitale, tout le sujet du film tourne non pas autour du principe de la rébellion, qui semble avoir été camouflé, mais, comme il fallait tout de même un sujet, autour du problème sentimental des Clitheroe : drame cornélien à la manque, de l'homme qui veut partir à la guerre et de la femme qui refuse d'immoler son bonheur à une patrie dont elle se contrefiche. Les Russes n'auraient jamais commis cette faute. Ils n'auraient pas pris non plus comme personnage central une femme vitupérant contre les soviets et la révolution d'un bout à l'autre du film. Ils mettent tous les atouts dans leur jeu. Le centre de leurs compositions c'est ou la révolution, ou la construction socialiste; les personnages ne servent qu'à mettre ces idées en mouvement, et à aucun moment les petites histoires d'un individu quelconque ne viennent briser la ligne.

En somme, de notre point de vue, film raté. Mais du beau cinéma. Nous ne retenons pas grand chose des scènes de la révolte présentée dans un style démonstratif et romantique sans intérêt pour nous. Quant aux scènes de guerre, elles ne nous apportent rien de nouveau, pas même les poursuites sur les toits.

Malgré cela, le film est à encourager en Bretagne pour les prolongements qu'il a immanquablement dans les imaginations. Le titre est beau : « La charrue et les étoiles », emblème plus près de nos cœurs que la faucille et le marteau. Ça c'est de chez nous.

E. G.

ERRATA

STUR, n° 9, page 63. — Comme nous l'avons signalé dans le journal *Breiz-Atao*, une énorme bourde philologique, qui n'a pas fait sourciller nos critiques, s'est glissée à la mise en page, et d'où il semble résulter que la Rédaction pousse l'ignorance de la linguistique élémentaire jusqu'à confondre les phénomènes d'apophonie et de métaphonie. Quoique effectivement très ignorante des mystères et des passions philosophiques, la Rédaction met pourtant son amour-propre à citer le texte exact du manuscrit (Note 2).
Le voici :

« ...On a voulu, par exemple rapprocher le celtique du germanique par leur tendance à transformer certaines voyelles sous l'influence de l'ancienne désinence (*terri = torret*) ou à présenter certaines alternances vocaliques intrinsèques, modifiant l'aspect temporel et modal (*begin = begun*). Ce phénomène dit d'apophonie, etc... »

Et nous attendons de pied ferme les foudres académiques...